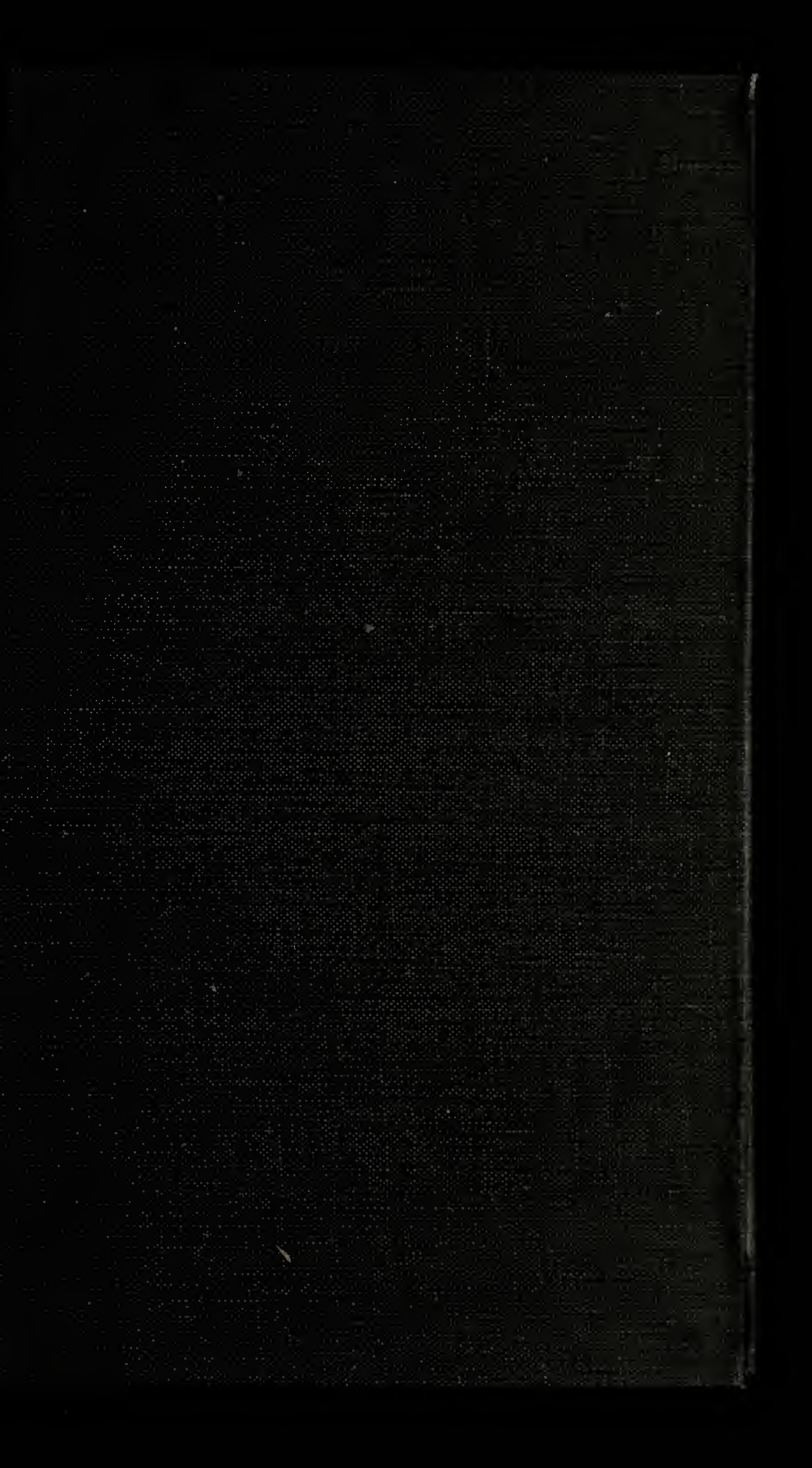
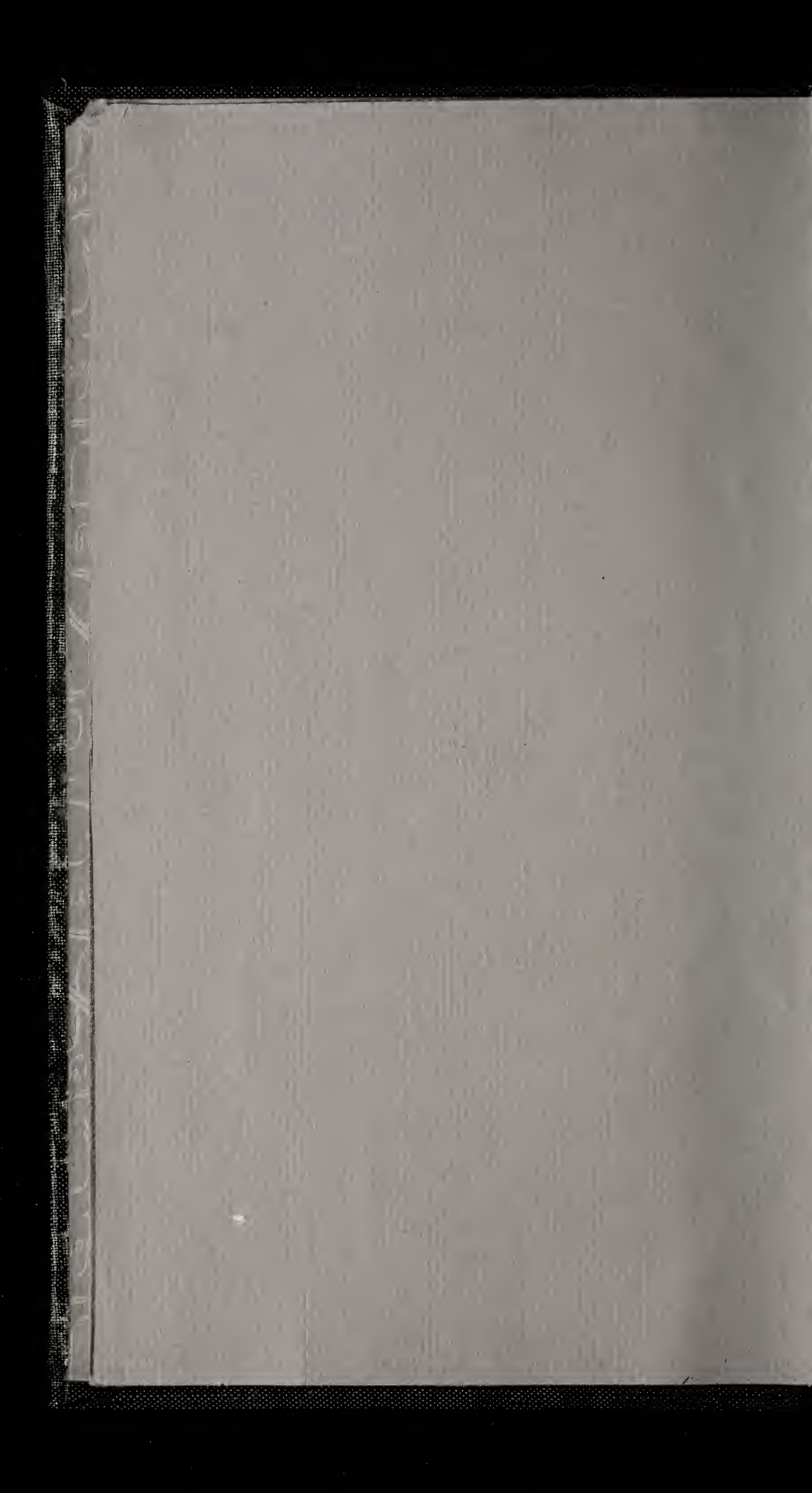



Newberry Library · Chicago









BULLETIN OFFICIEL

DU

COMITÉ GÉNÉRAL

Etabli dans la Ville de Gand.

Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares: sed omnes omnium caritates PATRIA UNA complexa est, pro quâ quis bonus dubitet mortem oppetere si ei sit profuturus? *Quò est detestabilior istorum immanitas qui lacerdrunt omni scelere* PATRIAM *& in eâ funditus delendâ occupati & sunt & fuerunt.*

Cic. de Off. l. 1. n. 57.

Nous aimons nos Parens, nos Enfans, nos proches, nos amis; mais tous ces amours particuliers sont confondus dans l'amour DE LA PATRIE, *pour laquelle un homme de bien peut-il jamais balancer de braver la mort, s'il peut lui être utile?* Devoir sacré! qui rend encore plus déteſtable la fureur de ceux qui ont dechiré son sein par toute sorte de crimes & qui sont ou ont été occupés à opérer entierement sa ruine.

Traduction de Mr. de Barrette. Barbou 1776.

A GAND, chez *P. F. de Goesin*, Imprimeur-Libraire, rue Haute-porte No. 229.

AVERTISSEMENT.

Toutes les Relations qui ont paru jusqu'aujourd'hui de la prise de Gand par l'Armée Patriotique, quoique vues par le Comité Général établi en cette Ville, étoient pour satisfaire l'impatience du Public. *Celle-ci est* LE BULLETIN OFFICIEL DU COMITÉ GÉNÉRAL. Il contient le detail des faits passés à Gand depuis le 13. jusqu'au 17. Novembre 1789. Ce Bulletin paroitra dans la suite & donnera au jour la Relation fidelle & circonstanciée des choses qui s'opéreront dans les différentes Provinces Belgiques tant dans les Armées Patriotiques que dans les autres departemens établis pour la defense de nos Foyers & de nos Autels.

BULLETIN OFFICIEL.

LE vendredi 13. Novembre 1789. l'Armée des Patriotes venant de S. Nicolas sous trois divisions parut à 7. heures trois quarts du matin à trois différentes portes de la ville. La porte de Bruges fut emportée à la troisieme attaque: 27. Patriotes s'y précipitent, passent sur le ventre à la garde qui s'y trouvoit; le reste de la division s'y joint & s'avance fierement dans la ville. La porte du 't *Sas* dite *Muyde-poorte* fit encore plus de résistance. La division de la porte d'Anvers fit une fausse attaque, se replia d'abord sur la porte du 't *Sas* & entra par là dans la ville. l'Officier de la garde prit la fuite; mais au rivage dit *ajun-leye* (*rivage aux oignons*) les Patriotes rencontrent un Officier avec un detachement, qui alloit sans doute renforcer cette garde. Ils l'attaquent avec furie, le tuent & l'entraînent jusqu'au marché au vendredi. Ce fut la premiere victime de cette attaque; son cadavre resta jusqu'au lendemain étendu aux pieds de la statue de Charles Quint; environ 20. hommes de sa troupe resterent sur le carreau.

Après cette petite défaite qui paroissoit d'un heureux présage, les Patriotes se portent par différentes rues sur le marché aux grains. Là commence le massacre de quelques soldats déguisés qui faisoient l'espion & qui ne vouloient pas se rendre. Sans perdre de tems, les Patriotes y placent leur canon, le braquent sur toutes les avenues par où ils pouvoient être surpris: & reprenant haleine semblent se consulter sur ce qu'il faut faire.

Entretems les Paysans qui faisoient le marché fuient: les rues se dépavent, les militaires descendent sur la place d'armes, s'y rangent en bataille, occupent toutes les rues qui y aboutissent & munis de deux pieces de canon, ils se préparent à la plus vigoureuse défense.

A peine les généreux défenseurs de notre liberté s'étoient-ils vus rassemblés quinze minutes, qu'ils se séparent comme un torrent qui brise ses digues & se répand parmi toutes les campagnes. Toutes les rues par où l'ennemi peut se trouver en sont pleines: sans ordre, sans commandement, sans d'autres guides que la valeur

& leur propre courage, ils occupent les coins des rues, les fenêtres, les portes des citoyens & ne tirant ſur les ſoldats qu'à coups ſûrs, ils font un genre de guerre d'autant plus terrible, que la troupe reçoit la mort par tous les côtés, ſans pouvoir la rendre à perſonne. Les décharges reglées des Militaires, le feu vaſte, continuel & irrégulier des Patriotes, les coups de canons joints à l'alarmant tocſin de toutes les tours de la ville, font ici un bruit inexprimable, qui portoit la terreur dans le cœur des plus hardis citoyens.

Malgré une grêle de plomb qui tomboit de toute part ſur les Militaires, ils firent beaucoup de réſiſtance & tinrent environ deux heures les avenues de la place d'armes, ſans pouvoir en être délogés. Mais accablés de toute part, ils lachent enfin le pied & par deux rues différentes ils ſe replient ſur la hauteur de St. Pierre; mais ne cédant que pas à pas & auſſi terrible dans ſa retraite, que dans ſa ſtation premiere, la troupe ſoutient vivement ſon feu & n'abandonne qu'autant de terrein qu'en emporte la valeur patriotique. Heureux & glorieux en même tems, s'ils s'étoient bornés à cette vigoureuſe défenſe! Le Souverain qu'ils ſervoient les auroit couverts de gloire, tandis qu'aujourd'hui & à jamais il aura à rougir de leurs coupables excès.

Car qui pourroit dépeindre les horreurs qu'une partie de ces forcenés commet dans *la rue neuve de St. Pierre*, en s'y retirant? Un Officier ingrat & cruel, le meurtrier *Chapuis* fut entendu par des Citoyens pâles, tremblans & cachés dans leurs caves, exhorter ſa Compagnie à foncer les portes des maiſons, à piller, ravager, maſſacrer tout & menacer la mort à ſes Soldats plus humains que lui, s'ils n'obéiſſoient à ſes ordres. Soudain le canon, qui tonnoit inutilement contre les Patriotes, eſt tourné contre la porte des Citoyens, deux maiſons en ſont enfoncées. Une Troupe ſanguinaire y pénètre, pille, ſaccage, emporte ce qu'elle peut & écraſe ou anéantit le reſte. l'Honnête Officier prend la premiere part au butin & ce qui ſera à jamais la honte de cette ame meurtriere, à l'inſtant que *Chapuis* ſe ren-

doit prisonnier de Guerre, il avoit encore dans ses poches deux flambeaux d'argent de Madame la Douairiere *Borluut*, de qui il avoit été mille fois comblé de politesse & de bien-faits. C'est pendant ce pillage qu'on vit avec admiration, trois jeunes Patriotes dans le coin d'une rue, soutenir pendant près de trois quarts d'heure contre une Troupe de quarante hommes. Armés de fusils à deux coups, ces (1) intrépides Athletes offrent le feu d'une cohorte entiere pendant que leurs compagnons, qui manquoient de poudre, voloient au Comité pour s'en refournir. Dès qu'ils se sont rejoints la Troupe est contrainte de lacher le pied; elle remonte, entraine les pilleurs chargés d'un riche mais inique butin, elle fuit d'un pas leger & le cruel *Chapuis* ne se croit en sureté que derriere les murailles des Casernes.

De l'autre côté par la *rue de Notre-Dame*, commandoit l'assassin *Paulus*. Plus timide encore, mais non moins cruel que *Chapuis* son ami, il avoit oublié d'ordonner le même ravage que lui, pour arriver plutôt sur la hauteur de St. Pierre où il attendoit sa sureté. Là où se trouve la Justice de l'Abbaye, il arrête sa fuite, place son canon qu'il avoit fait jouer en vain près des Recolets & pendant quelque tems il soutient l'effort des Patriotes, qui s'étoient principalement portés par là. Mais vaincu par la crainte plutôt que par le nombre, il céde & va chercher son salut derriere les murailles des Casernes.

Il étoit à peine midi & la Ville étoit évacuée. Tous les Soldats s'étoient retirés aux Casernes, où ils étoient à l'abri de la mousqueterie des Patriotes, couverts de leur artillerie, qui, chargée à mitraille, faisoit un feu terrible & rendoit les Casernes inapprochables.

L'après-midi se passa en tiraillerie continuelle

---

(1) Ils se tenoient cachés derriere la maison de la veuve *La Pierre* boulangere pour recharger leur fusil & reparoissant tour-à-tour ils renversoient ceux des Militaires qui ôsoient les plus s'avancer; deux Soldats se precipitoient sur eux le sabre à la main: un Patriote s'élance au milieu de la rue *ah! ça va pour deux* dit-il. Il lache ses deux coups & les renverse tous les deux.

mais inutile & presque sans effet de part & d'autre. Les Patriotes les moins courageux & un monde infini, que la tyrannie Militaire avoit forcé de prendre les armes pour la défence de leur famille & de leurs propres foyers, couroient parmi toutes les rues. Les Citoyens également épris d'admiration pour le courage de ces généreux défenseurs de notre liberté & de compassion pour les perils qu'ils bravoient pour le salut de la chose commune, voulurent paroitre y participer en leur présentant tout ce qui sembloit leur être nécessaire. Il y avoit presqu'autant de tables de rafraichissement pour les Patriotes que l'on comptoit de maisons dans les rues par où ils passoient. Aussi ne tarda-t-on pas à s'appercevoir que cette bienfaisance causoit des abus. C'est ce qui fit que la pluie abondante qui commença à tomber sur le soir, la marche forcée de la nuit, les fatigues du jour obligerent les Patriotes à abandonner l'ennemi & à se retirer vers le centre de la Ville. Ils avoient perdu une petite piece de canon dans l'après-midi, mais presque pas de monde. La prudence jointe au véritable courage qui les animoit, les avoit mis à couvert des coups qu'ils portoient. La nuit chaque maison leur servit de retraite ainsi que d'hôpital aux blessés.

Pendant que nos braves Patriotes repoussoient les oppresseurs de notre liberté, la Populace déchargeoit tout le poids de sa vengeance sur les maisons de ces ames de boue, qu'un vil intérêt avoit pu porter à vendre la Patrie à nos cruels tyrans. *Maroucx*, *Pulincx*, *Van Volden*, *d'Hoop*, sentirent les effets de la haine que leurs exécutions anti-constitutionnelles & oppressives leur avoit mérité. Leurs maisons furent pillées: leurs meubles, effets, vaisselle, bibliotheque, tout fut jetté aux flammes dévorantes; la Populace détruisit & ne se reserva rien. Deux autres maisons subirent le même sort. Cependant ces excès populaires, furent blamés par le Comité Patriotique & d'abord il prit les plus fortes & les plus justes mesures pour les arreter. Il ne s'en commit plus.

La nuit toute la Ville fut illuminée. Mais la postérité croira avec peine les horribles forfaits que cette illumination éclaira. l'inhumain *Paulus*

jaloux d'avoir fait moins d'horreur que *Chapuis*, profite de l'abſence des Patriotes, ſort des Caſernes avec ſa Troupe écumante de rage, & de ſang froid il ordonne, dirige, encourage le pillage des maiſons, le maſſacre ou l'enlevement des Citoyens. Ni les prieres des innocens, ni les clameurs des malheureux qu'ils dépouilloient, ni les larmes & les ſupplications d'un Peuple proſterné à leurs genoux, demandant grace & la vie, ni le ſpectacle attendriſſant des enfans offrant leurs corps pour parer les coups qui menaçoient la vie de leurs Peres, ne purent fléchir leur inhumanité. Ils violent, hachent des femmes, rotiſſent des enfans, briſent, écraſent, emportent les meubles, les effets du Citoyen, & pour ôter même à l'avenir tout moyen de remedier aux malheurs préſens, ils s'acharnent à bruler tous les papiers qu'ils peuvent trouver dans les comptoirs Marchands. Ils n'en ont pas même en pluſieurs endroits laiſſé de veſtige. Ils ſe retirent vers les trois heures du matin chargés des vols, ſouillés de ſang, inſultant à pluſieurs malheureux qu'ils entrainoient avec eux pour les reſerver à des plus affreux ſupplices. *Paulus* fait priſonnier de Guerre avoit encore ſes poches pleines d'effets précieux, qui montroient ſa férocité & diſoient à toutes les rues par où il étoit conduit, *voilà un voleur & un meurtrier*.

Il ſe trouve vers le milieu du batiment des Caſernes de St. Pierre un trou obſcur d'environ 13 pieds quarrés, fétide, ſans air, ne tirant le jour que par un petit treillage du milieu de la porte, & par neuf ou dix trous de forêt percés à travers d'une forte planche qui bouche une lucarne. Sur le haut eſt un court eſpace formé en guiſe de lit de planche pour s'y repoſer. Là, la Troupe inhumaine entaſſe 42 perſonnes Bourgeois & Patriotes, ſi ſerrés l'un contre l'autre qu'ils furent obligés de s'appuier corps ſur corps ſans pouvoir ni s'aſſeoir ni ſe coucher. Ils élevent à grande peine un malheureux bleſſé ſur ce lit de douleur, le ſang qui ruiſſeloit de ſa plaie a teint les murailles qui le montrent encore aujourd'hui. Un petit vaſe ſervoit de receptacle à leurs ordures, un pain gâté plus peſant que la

pierre leur sert de nourriture, on leur jette par le treillage de la porte l'eau qu'ils doivent recueillir dans leur chapeau pour boire & de pésantes chaines leur brisent les membres. Exposés aux insultes de la barbare soldatesque, ils virent vis-à-vis du treillage de leur cachot battre un Citoyen jusqu'à l'agonie. Ensuite la porte s'ouvre, ce corps meurtri & lacéré est jetté à coups de pieds au milieu de la foule captive: il expire une demie heure après, & on le laisse dans la prison trois jours consécutifs pour frapper d'horreur ceux à qui la rage Militaire ne cessoit d'annoncer tout à l'heure le même traitement. Leur haleine formoit autour d'eux une atmosphere humide, étouffante, mortelle. Une espece de pluie leur tomboit sur la tête, qui jointe aux exhalaisons homicides du cadavre qui se pourrissoit parmi eux, les obligeoit à aller tour-à-tour respirer l'air au treillage de la porte & se disputer cette salutaire station comme le seul soutien de leur existence. Si les infortunés, que l'on fit sortir de ces affreux cachots, après la prise des Casernes, ne repetoient à toute la ville le récit de ces horreurs, nous serions nous-mêmes tentés de croire que c'est une fable.

Le 14. fut un jour aussi désastreux que la veille. Le matin, le feu des Patriotes recommença avec un courage inébranlable, mais sans opérer beaucoup d'autre effet que d'augmenter l'épouvante qui avoit déjà saisi la soldatesque. Mille bruits incohérens, que la crainte populaire inventoit sans cesse, jettoit la ville dans la consternation. Mille fois par heure les cœurs passoient de l'espoir à la crainte & de la crainte à l'espoir. Et ce n'étoit pas justement sans raison.

Les Patriotes sans ordre & sans chef ne consultoient que leur courage & combattoient partout où étoit l'ennemi. Delà mille présages sinistres de la part du citoyen, & ce qui augmentoit le trouble, les chefs qui avoient introduit l'armée en ville avoient tour-à-tour disparu. Ajoutez à cela que des divisions de différens régimens avoient suivi les pas des Patriotes, s'étoient jettés en ville pendant la nuit & occupoient les portes d'Anvers & du 't *Sas*, ainsi que le Châ-

teau, d'où ils commencerent bientôt à tirer ſur les quartiers les plus voiſins. Cette attaque imprévue obligea les Patriotes à ſe diviſer dans l'après-midi, & pendant qu'une partie continuoit l'attaque des caſernes, l'autre canonnoit le Château. Vers le ſoir la pluie redoubla. Les combattans ne pouvoient plus ſe ſervir de leurs armes & ne connoiſſant pas la force de la garniſon du Château, n'ayant d'ailleurs ni retranchement, ni tentes, ils ſe virent encore contraints d'abandonner leurs poſtes de part & d'autre & de ramener leur artillerie au centre de la ville.

Le moment de leur retraite fut le commencement des plus grands déſaſtres que l'hiſtoire ait jamais ouïs, vus ou rapportés. La Garniſon des Caſernes eut communication avec celle du Château, & comme ſi l'intervalle d'un jour eut donné un nouveau degré de rage à leurs cœurs, après avoir chaſſé la plûpart d'habitans à force de bombes, d'obits & même de boulets rouges pendant la journée, ils font une ſortie pendant la nuit, mettent le feu à une trentaine de maiſons, qu'ils font garder pour empêcher que les Bourgeois ne viennent l'éteindre; les flammes dévorent un des plus beaux quartiers de la ville; ſes reſtes encore fumans ne montrent plus que la place où ces riches maiſons ont exiſté. Tout ce que la cruauté, l'inhumanité, le demon de la fureur peuvent inſpirer de mal & d'horreur fut exercé contre ces paiſibles habitans. Que dis-je? Les furies mêmes y apprendront un nouveau genre de ſupplice ignoré juſqu'à ce jour. Les généreux Soldats de notre Garniſon & nommément du Régiment de *Clairfayt* ont fouetté des enfans au berceau juſqu'à la mort, en ont tiré d'autres en quatre quartiers; ils en ont éventré d'autres & on les a vues triomphants dans la rue, dite *houtbrille*, portant des membres encore palpitans au bout de leurs bayonnettes. Ils ſe retirerent fatigués mais pas encore raſſaſiés de pillage & de ſang: ils entrainerent également pluſieurs citoyens avec eux, les entaſſerent dans d'affreuſes caſemates au Château, & aucune éloquence ne peut donner l'idée des ſouffrances que ces malheureux ſupporterent dans ce ſanglant repaire de la barbarie & de l'inhumanité,

Tant de maux affligeoient mais n'abattoient pas le cœur des Patriotes : leur nombre s'augmentoit de jour en jour, la barbarie des Militaires avoit fait prendre les armes même aux Bourgeois qui ci-devant tenoient leur parti. Les Villes voisines, envoyerent leur jeunesse, plusieurs venoient en foule de la campagne se ranger sous les drapeaux Patriotiques, nous avions trouvé une piece de gros canon, la crainte augmentoit parmi la meurtriere soldatesque, la disette des vivres commençoit à s'y faire sentir ; les Patriotes s'étoient saisi de trente deux tonneaux de poudre, destinés pour les Casernes, tout annonçoit la fin de nos maux.

Le 15. au matin le Curé de St. Nicolas chanta la Messe dans le portail de l'Eglise presqu'en plein air sur le marché aux grains. Les Patriotes y assisterent avec une dévotion exemplaire presque tous appuiés sur leurs armes. Après l'absolution générale, ces braves défenseurs de notre Liberté retournerent avec un nouveau courage aux postes qu'ils avoient abandonnés la veille.

Rien n'étoit plus triste que de voir une fuite générale de tous les habitans des quartiers exposés à la furie militaire, transporter leurs pauvres bagages & chercher leur salut dans les endroits les plus assurés. La Ville entiere étoit en pleurs & en allarmes, l'on ignoroit même jusqu'au jour qu'il étoit.

Il se fit des prodiges de valeur de la part des Patriotes, il sembloit que c'étoit le dernier jour de la Ville: l'aspect des morts, les cris des blessés, la lueur de maisons en flammes, les coups de canons & de fusils n'effraioient presque plus. La grandeur de nos maux nous avoit endurcis. Presque toute la Ville étoit armée, mais rien ne pouvoit avancer la chose : la grosse artillerie, que nous avions, ne suffisoit pas. Il se trouvoit encore de gros canons sur les remparts enfoncés en terre & appartenant à la Ville que l'on avoit jusqu'alors crus incapables d'être emploiés. L'industrie d'un Citoyen trouva l'art de les relever, le courage des Patriotes en fit usage. Vers les trois heures après midi on en traina une piece vers le Chateau. Les premiers

coups renverſent un batterie Militaire. Ils fuient abandonnant un piece de canon demontée: mais les Patriotes ne peuvent s'en ſaiſir faute de chevaux pour l'entrainer.

C'eſt ici que l'on voit ce que peut l'amour de la Patrie ſur le cœur du Citoyen bien né. L'on vit des Religieux de tous les ordres armés de pied en cap marcher à la tête des cohortes Patriotiques, s'expoſer à mille haſards pour ſoutenir leur courage & les animer au combat. L'on vit (Gantois écoutez ce fait & perpétuez-en la memoire) l'on vit un Généreux Citoyen, un ancien Militaire, un pere-de-famille plus grand que les *Decius* venir devouer ſes trois fils à la Patrie avec dix-huit hommes des plus determinés & s'offrir à monter à l'aſſaut de la Citadelle. Mais des torrens de pluie arreterent une ſi généreuſe entrepriſe, & il n'étoit donné qu'au l'endemain de couronner ces autres *Fabiens* du Laurier merité.

La nuit qui ſurvint une heure avant ſon tems, comme pour forcer nos braves combattans à ſe livrer à un plus long repos, fut également déſaſtreuſe. Le corps militaire prépoſé à la garde de la porte du 't *Sas*, porta à ſon tour le fer & le feu ſur le quartier de S. Sauveur & ne céda en rien à l'inhumanité qui avoit ſaccagé les quartiers oppoſés. Les vaſes ſacrés ſont profanés, des Vierges ſaintes & conſacrées à Dieu, maltraitées & chaſſées de leur Couvent, des Vieillards, des Enfans, des Peres-de-famille maſſacrés, après avoir été forcés de voir violer leurs Femmes & leurs Filles, en un mot, tout le mal que la rage infernale peut inſpirer aux cœurs les plus barbares y eſt exercé.

Enfin le 16., jour heureux, jour de notre délivrance, le terme de nos maux arrivoit. Sur différens rapports que la diſette accabloit les quartiers de S. Pierre, les forces patriotiques ſe déterminerent à s'y porter. Cette réſolution ſauva la ville. Dès la matinée l'on vit s'avancer ce petit corps intrépide conduit par trois freres & portant en 21. hommes le courage des plus grandes armées. Leur pere retenu par des occupations indiſpenſables, leur avoit marqué leur marche, leur attaque, l'emplacement de leur bat-

terie. A leur aſpect tout reprend courage, tout accourt, ſe raſſemble, attaque. La crainte ſe répand plus que jamais dans le Militaire. On apprend que ceux de Courtray ſont aux portes de la ville avec de la nouvelle artillerie. On combat à l'envi; dans l'eſpace de 4 heures le Militaire eſt repouſſé dans ſes Caſernes. Le Magazin, qui les couvroit, eſt enfoncé par force & en un inſtant les habits militaires, veſtes, culottes, guettes, caſquettes, chaudrons, marmittes s'enlevent par la populace, s'emportent, ſe promenent parmi la ville, ſe dépoſent aux Auguſtins.

Sans perdre de tems, les Troupes Patriotiques s'avancent & attaquent vigoureuſement les Caſernes où ils voyoient la gloire & la victoire leur tendre les bras. Le feu s'y redouble & devient incroyable. Ceux de Courtray par une intelligence & une valeur, qu'on ne ſauroit aſſez louer, forment une attaque redoutable par derriere, tandis que les Patriotes preſſent par devant. Le canon tonne & la terre tremble au loin & au large. Le courage des Patriotes va juſqu'à braver la mouſqueterie qui les repouſſoit des fenêtres, à s'avancer juſqu'à la porte des Caſernes, y appliquer quelques bottes de paille, qu'ils avoient priſes au Magazin pour y mettre le feu. A cet aſpect le Militaire frémit, voit une mort certaine, ne peut plus ſe défendre. Le feu des Caſernes ceſſe, & ſoudain le Colonel *Lunden*, le corps d'Officiers, toute la Garniſon ſans armes, tête nue & après une courte Capitulation ſe rendent priſonniers de guerre. Ils ſont admis, chaque Patriote prend un Soldat par le bras, le conduit parmi la ville étonnée & puis les enferme dans différens Couvents, faute de priſon ou de lieu plus propre. Ce que la Poſtérité aura peine à croire, malgré les barbares cruautés qu'avoient exercées les Soldats, malgré le ſang des Patriotes dont les Caſernes étoient teintes, malgré l'aſpect des flammes qui conſumoient encore différens quartiers de la ville, l'ardeur, l'animoſité, le reſſentiment des Patriotes tombent avec les armes des Soldats, ils ſont amis auſſitôt qu'ils ne peuvent plus nuire & aucun homme ne fut tué hors du combat.

La nuit du 16. au 17. la Garniſon du Château

& de la porte du 't*Sas*, que l'on croit monter à plus de 3000. hommes, prit la fuite & porta le fer & le feu par les villages où elle passoit. Les Paysans alarmés sonnerent partout le tocsin & en assommerent une partie, l'autre partie saisie d'une peur panique regagna Anvers & Termonde. Chaque jour on en ramene encore des prisonniers qui comme meurtriers & incendiaires sont jettés en prison pour être dans la suite suppliciés selon leur mérite. Ainsi le 17. la Ville de Gand fut entièrement rendue aux Patriotes.

Il est certain que la Garnison en géneral fit la plus vigoureuse & la plus intelligente résistance, & qu'elle ne se feroit jamais rendue si elle avoit cru pouvoir encore résister. Le Régiment de *Clairfayt* s'est couvert d'une honte éternelle, qui fera rougir l'état & l'ordre militaire à jamais. Les cruautés que ces barbares ont exercées contre de paisibles & d'innocens citoyens, attireront désormais la vengeance du Dieu des armées sur leur tête & sa bénédiction sur nos armes. On compte que la Garnison eut environ 600. hommes tués, 200. blessés, 800. prisonniers. Du côté des Patriotes, il est resté 21. hommes sur le carreaux, 11. depuis sont morts de leurs blessures, il y en a encore 7. dont la vie est en danger, & environ 120. blessés plus légerement. L'on compte du côté des Bourgeois, y compris les enfans & autres massacrés ou brûlés par les Militaires, 79. ames.

La Ville délivrée de la fureur Militaire par la prise des Casernes & la fuite de la Garnison du Château commença seulement à sentir combien d'actions de graces elle devoit à l'arbitre éternel de la destinée des Royaumes & des Rois de la terre, qui n'avoit pas permis que la Ville de Gand fut entièrement brulée, pillée & massacrée, comme le Général *d'Arberg* avoit ménacé de faire & qu'il auroit éxécuté s'il avoit été vainqueur. Les maux qu'un chacun avoit soufferts étoient terribles ; mais dès que la communication fut libre dans tous les quartiers de la Ville on commença seulement à en sentir toute la grandeur & à voir combien le peril qui nous avoit menacé étoit effroiable. Une multitude inombrable de

Citoyens visitent en foule les quartiers devastés : leurs yeux épouvantés de trouver les degats beaucoup plus grands que ne l'avoit porté la renommée & qu'ils ne s'étoient figurés, ne peuvent se rassassier de voir & d'admirer. Là des maisons qui deux jours auparavant montroient le faste & l'opulence, lacérées de mille coups de balles de fusils & boulets de canon ou brisées & pillées par une Soldatesque inhumaine, ne montroient plus que des tristes restes & d'effraïans débris. Plusieurs habitans n'ayant plus de toute leur fortune que les misérables habits qui leur couvroient le corps, appelloient, entrainoient chez eux la multitude pour faire le recit de leurs souffrances, se rejouissoient mutuellement d'avoir encore la vie & se consoloient par la raison que nous avions vaincu. Ici l'on voyoit des Epouses évanouies en revoyant un Epoux que l'inhumanité du Soldat avoit arraché du sein de sa famille pour l'entrainer en prison, & que l'on avoit dit massacré, haché en morceaux ou brulé par les Militaires : des sœurs parmi les prisonniers retrouvoient leurs frères & des pères leurs enfans avec la même joie & étonnement que s'ils les avoient vus sortir du tombeau où la terre les eut couverts pendant plusieurs jours. Là l'on voyoit des maisons teintes du sang du paisible Citoyen qui les avoit habitées. D'un autre côté les uns montroient leurs sanglantes blessures, les autres les trous où ils s'étoient refugiés ou les endroits où l'on avoit combattu. Nos Parens, nos Amis, les Pères, les Enfans étoient comme des étrangers qui nous contoient des maux, des catastrophes, des choses qu'ils avoient vues & souffertes dans un Pays inconnu & éloigné. On en vit mêmes demander où étoient leurs Maisons dans leurs Maisons même tant ils les trouvoient deformèes par les flammes.

Vous pleurez sur les maux que vous avez passés, innocens & infortunés Citoyens, mais vous fremirez & l'univers entier sera saisi d'horreur d'apprendre les ordres sanglans qui avoient été donnés au Militaire pour anéantir toute notre Ville. Différentes lettres déposées entre les mains du Comité, vous l'apprendront dans peu de jours

avec la relation de ce qui s'eſt peſſé dans les autres Villes de la Flandre.

Ces cruautés ont révolté tous les eſprits, ont mis les armes à la main à tous les Citoyens & l'on peut dire que Gand eſt maintenant défendu par autant d'hommes qu'il y en a dans ſon enceinte.

Imprimatur. G. B. A. Schellekens, Greffier du Comité général des Pays-Bas. Ce 25 Novembre 1789.

BULLETIN OFFICIEL

Contenant ce qui s'est passé dans la Flandre depuis le 17. jusq'au 22. Novembre 1789.

LA Ville de Gand étoit rendue aux Patriotes, la Garnison désarmée & hors d'Etat de nuire, les cœurs des Citoyens plus tranquilles ; mais les pères de la Patrie, les chefs du Comité, ces hommes nés pour nous & pour la chose commune, croyoient n'avoir rien fait s'ils ne voyoient le bon ordre rétabli, & la Ville hors de cas de toute nouvelle surprise. D'abord il fut pourvu au plus nécessaire, autant que les circonstances pouvoient le permettre ou l'exiger. Chaque Citoyen avoit vu sa Femme, ses Enfans, ses Foyers, sa Fortune exposée à une ruine certaine, chaque Citoyen, aucun d'excepté, prit les armes, fit la patrouille pendant toute la nuit & porta l'œil le plus vigilant sur tout être qui se rencontroit. Comme la Ville est distribuée par voisinages ou petites tribus & que chaque voisinage a un doyen chargé de l'inspection de son quartier, il s'établit dès la premiere nuit l'ordre le plus intelligent dans ces patrouilles. Telle en étoit la marche: vers le soir le doyen des voisinages ou le chef de sa patrouille par lui commis, se rendoit au Comité général pour y prendre le mot du guet. Il revenoit ensuite dans son quartier avec ordre d'arrêter tous ceux qui passoient, de demander où ils alloient, de les conduire sous escorte jusqu'à la patrouille du quartier voisin, celle-ci plus avant & ainsi d'un bout de la Ville à l'autre jusqu'à l'endroit de leur destination: afin que si la personne conduite étoit connue dans son voisinage, on la rendit à ses foyers, si elle ne l'étoit pas, on la regardât pour suspecte & la reconduisît au Comité général. Pour faciliter les opérations des Patrouilles, chaque maison étoit illuminée depuis la brune jusqu'au grand jour le lendemain. Ces mesures si bien concertées & observées à la rigueur, abbattirent tout d'un coup tous les restes du parti anticonstitutionel. Traitres, espions, personnages suspectés ou mal pensants, venoient l'un après l'autre entre les mains des patrouilles & du Comité, pour y être examinés. Les portes de la Ville

étoient fermées, perſonne n'en pouvoit ſortir ſans être connu & muni d'un billet ſcellé du Comité. Cette précaution dure encore. Les mêmes arrangemens embraſſoient toute la Ville. Les remparts ſe hériſſent de Canons; on monte des Batteries pour défendre l'entrée de chaque porte: des cohortes Patriotiques ſe poſtent & fortifient tous les endroits par où l'on pourroit craindre quelque ſurpriſe: tout Citoyen de bonne volonté travaille pour le bien de la choſe commune & celui qui ne l'eſt pas, ſe donne à connoitre par ſon propre ſilence, & tant de précautions le mettent hors d'Etat de nuire. Quelques traitres, eſpions, perſonnages criminels ou odieux ſont connus, arrêtés, apprehendés. La Ville de Gand eſt ſauvée: Dieu du ciel & de la terre, cette délivrance eſt votre ouvrage: nous le voyons, nous le ſentons, nous le confeſſons. Que toutes les langues, toutes les voix, tous les cœurs de la Nation vous beniſſent, vous glorifient dès aujourd'hui & à jamais & apprennent aux générations futures que c'eſt par une grace toute particuliere de votre miſéricorde, que cette Ville exiſte encore & que les généreux défenſeurs de ſa liberté, ainſi que tous ſes habitans n'ont pas été immolés à la fureur des traitres qui les avoient vendus & de la meurtriere Soldateſque qui les ſuivoit (*).

(*) Ceci n'eſt plus maintenant un problême. Les Patriotes ſont entrés dans le Pays de Waes par la plus horrible trahiſon. Le Peuple Brabançon connoit le Frere de D * * * pour un traitre vendu au Gouvernement. Le 6., 8., 9. de Novembre, il a dit à ceux de ſes amis, de qui il croyoit être ſoupçonné, qu'il partoit pour *là bas*, inſinuant le Camp des Patriotes, *qu'il y avoit une place*; Il fixa & mentit deux fois l'heure & le jour de ſon départ: après quoi on le ſuivit dans Bruxelles; on obſerva ſes démarches; on le vit entrer & ſortir pluſieurs fois chez Madame la Veuve P. * * * connue & convaincue d'eſpionnage & de relation ſecrete avec le Miniſtre. Il partit enfin dans un Cabriolet à deux Chevaux. Dans ce Cabriolet il y avoit une Selle de Cheval. Le tems découvrira le reſte de ce voyage. Les Patriotes devoient partir le 10. pour Gand. Il n'y avoit pas de Garniſon dans la Ville. Quelques-uns de leurs Chefs balancent. De faux eſpions qui n'étoient pas les leurs, au moment qu'ils partent, arrivent tout à propos pour dire qu'un Eſcadron de Dragons venoit de Lokeren ſur eux pour les attaquer, & que d'un autre côté quelques Soldats de la Garniſon d'Anvers incendioient les Villages par où ils avoient

La main du Seigneur avoit achevé l'ouvrage que l'amour de la Liberté & la mauvaiſe foi de nos oppreſſeurs avoient fait commencer. La Ville avoit des forces : c'étoit peu, il falloit ſe mettre en état de les connoître & les mouvoir à ſon gré. à cette fin le Magiſtrat fit ouvrir un enrollement pour un corps de 3000. hommes de Troupes reglées pour la défenſe de la Ville, conjointement avec les Patriotes volontaires. La paye de chaque Soldat eſt de 10. ſols par jour, le reſte à proportion ſelon le grade. Le courage mais non l'appas de l'argent pouſſe notre bouillante Jeuneſſe à s'inſcrire ; à peine la main des Secretaires ſuffit-elle pour en prendre les noms. Tous les hommes ſont Soldats ou voudroient l'être. Le ſoin & la formation de cette levée, eſt confiée à ce Pere généreux, qui avoit devoué ſes trois fils à la Patrie & à qui l'Eternel avoit accordé la douce & glorieuſe ſatisfaction de voir, que ces jeunes Guerriers étoient dignes de ſon ſang &

---

paſſé. Leur marche eſt arrêtée & ils rebrouſſent chemin. Aucun ennemi ne paroît: mais environ 1500. hommes du Régiment de *Clairfayt* rentrent précipitamment dans Gand. Le 11., vers les 9. heures & demie du ſoir, des diviſions de *Ligne*, de *Bender*, des Dragons entrent tous fatigués au Château d'Anvers. Le lendemain à quatre heures du matin on les fait partir. Mais le paſſage fut ſi embarraſſée à la Tête de Flandre, que la Troupe y perd preſque toute la journée. Elle fut même obligée de renvoyer au Château rendre la liberté au Batelier de *Bergen-op-zoom*, ſaiſi avec des Patriotes qu'il paſſoit en Hollande, pour venir accélérer le paſſage. Ce retardement laiſſe prendre l'avance d'une journée à l'Armée Patriotique: elle arrive & s'empare de Gand ſans pouvoir être rejointe. A peine eſt-elle en Ville, que ſes principaux Chefs l'abandonnent. Pourquoi ? Je n'oſe pas dire parce qu'ils connoiſſoient la force qui les ſuivoit & à laquelle ils croyoient que les Patriotes étoient livrés & n'auroient jamais ſu échapper ; les preuves n'en ſont pas claires encore, mais je dirai ce qu'atteſtent pluſieurs perſonnes témoins oculaires, auriculaires & véridiques : qu'on étoit ſi aſſuré à Bruxelles de la perte abſolue de tous les Patriotes, que D'*** ne put ſe contraindre ni s'en taire davantage. Le 13. déjà pendant la matinée, il dit avec ſon ris de ſergent ordinaire & ſe frottant gaîment les mains dans une Compagnie, *ils ſont déjà dans l'attrape à ſouris ces petits Patriotes.*

Par où il faut conclure que le deſſein de nos Traitres & l'ordre du Militaire étoit d'envelopper la petite diviſion des Patriotes dans S. Nicolas, de la maſſacrer, de lui marcher ſur le ventre & faire de toute la Province de Flandre, ce que la Bonté *Paternelle*, *innée*, *inépuiſable* de S. M.

que la Patrie leur devoit principalement la prise des Casernes.

Cet empressement général completta sans beaucoup de peine les Régimens nationnaux ; & ce qui peut seul faire juger des dispositions de la Nation, c'est que l'inscription pour les 3000. hommes fut ouverte le 20. Novembre & remplie le 1. Décembre. C'est aux cruautés que les Militaires ont exercées & contre la Ville & contre tous les Villages par où ils passerent, que nous sommes redevables de ce concours universel de toutes les classes de Citoyens, pour soutenir leur vie, leur propriété, leur liberté. En vain les Ordonnances du 20., 21., 25. Novembre dernier, insinuent-elles que S. M. n'a jamais voulu toucher à ces droits sacrés ; plusieurs Villages étoient Royalistes, ils furent pillés. Plusieurs maisons de nos citoyens ont été saccagées, pillées, détruites par le Militaire le 13. à 11. heures du matin, avant qu'aucun Citoyen ne se fut encore déclaré, avant de connoître si nos sentimens étoient amis ou ennemis. Il faut donc que *Joseph II.* apprenne que ce sont ses Soldats, qui ont mis les armes en main à toute la Flandre, en exécutant contre un Peuple, que toutes ses Ordonnances jusqu'alors avoient à trop juste raison qualifié de fidelle, des ordres sanguinaires,

---

menace de faire de tous les Pays-Bas par la mielleuse Ordonnance de son Ministre plénipotentiaire du 20. Novembre, *La considérer comme une Conquête*, ou plutôt (puisque les menaces ne sont pour l'ordinaire que l'accusation d'un dessein médité, qu'on est dans l'impuissance d'exécuter pour le moment) *d'écraser* cette belle Province *par une force prépondérante*, comme il est dit quatres lignes plus bas de la même Ordonnance, & comme les cruautés militaires le prouvent évidemment. Pourquoi ce vaste projet échoua-t-il ? Parce que la Sagesse éternelle vouloit montrer aux Bourreaux mêmes qui venoient nous abimer, que tant de milliers d'hommes ne sont pas créés pour être les esclaves, le jouet, les victimes d'un Despote, qui abuse de son pouvoir, pour *écraser* des Peuples, qu'il doit par Religion & par Etat défendre & soulager. A quoi aboutissoient les barbares cruautés des Militaires ? Peuples Flamands, rendez-en graces à Dieu. C'est un malheur passé : c'est la cause d'un grand bien pour l'avenir. Ces cruautés étoient nécessaires pour armer toute la Nation pour sa propre défense & former ainsi une force capable de résister à nos Oppresseurs, à nos Tyrans. Peuples de la terre, bénissez le Seigneur, c'est sa main, c'est sa seule main qui opéra notre délivrance.

qu'un Duc *d'Albe* n'auroit pas même donnés contre ses plus cruels ennemis. Personne ne s'arma qu'après avoir été attaqué en sa personne & en sa fortune. Cela sera éternellement l'éloge & l'excuse des Flamands.

Le Château de Gand étoit le dépôt des fournitures pour toutes les Troupes des Pays-Bas. Il s'y trouvoit un Magazin immense de Draps, de Toiles, de Cuirs en tout genre, d'Habits, de Chemises & autres choses nécessaires à l'armure & habillement tant d'un Fantassin que d'un Cavalier. Ces richesses ne font que changer de maitre. Leur destination est la même. Elles ne pouvoient venir plus à propos que pour accoutrer nos Regimens Nationnaux.

Les autres branches de l'Administration furent également surveillés avec la même exactitude. Les Magistrats prêterent le 21 Novembre à la Ville de Gand le même serment de fidélité, qu'à leur ancien Souverain. Et pour que chaque affaire se traitât avec plus d'ordre & de facilité, le Comité Général se divisa en autant de chambres, qu'il y avoit de parties principales à gouverner. Delà le Comité des choses civiles, le Comité du département de la guerre, le Comité des Finances, dans lesquels se traitent les objets relatifs à ces articles, & enfin le Comité des dommages causés par les Militaires dans le sac de trois quartiers de la Ville. Tous ceux qui se trouvent lésés dans leurs corps, maisons, meubles, effets, &c. ont été invités d'y apporter la liste sincere de leurs pertes & la plus étendue qualification de leurs meubles emportés. Par cette sage & humaine précaution, tous les malheureux reçoivent de si prompts & si puissans secours, qu'il ne leur restera bien-tôt plus que le souvenir de leurs allarmes. Les aumônes abondantes des ames pieuses & les épargnes de la Ville & de la Province, servent à dédommager cette multitude innombrable d'infortunés que *la bonté Paternelle, la clémence innée & inépuisable* de toutes les ordonnances ministérielles, ont précipités dans la plus extrême misere. Toutes ces chambres particulieres des Comités différens, sont autorisées par la chambre des Etats qui y siege par ses députés, tandis que deux députés du Comité interviennent aux Etats. Cet ordre peut servir d'exemple aux

autres Villes & forme le plan le plus juſte qu'en ce moment de criſe l'on puiſſe adopter pour pourvoir avec quelqu'aiſance aux beſoins du moment. Tous les meubles qu'on a pu reprendre aux Soldats dans les Caſernes & retrouver dans d'autres places, ſont dépoſés au Comité général & reſtitués à ceux qui les ont qualifiés & réclamés par la liſte qu'ils ont préſentée.

Mais laiſſons pour un inſtant nos généreux Peres de la Patrie s'occuper de la régénération de cette Ville pour ſatisfaire l'impatience qu'a le Public d'apprendre ce qui s'eſt paſſé dans nos Villes voiſines & alliées, qui ont également ſenti les ſecouſſes du même paroxiſme qui nous a ſi fortement agités.

Bruges, priſe le 17 *Novembre* 1789.

Le canon qui tonnoit à Gand enflammoit le courage des Brugeois. Ce Peuple jadis ſi belliqueux & ſi connu dans les revolutions anciennes, non content d'avoir envoyé un ſecours conſidérable à Gand, ſembloit rougir de ne pas ſecouer le joug de la tyrannie auſſi-tôt que nous. Auſſi n'y eut-il qu'un jour d'intervalle entre la liberté des deux Villes. Le Peuple n'avoit qu'un cœur, il étoit pour la Patrie. Les Nobles, les reſpectables, la Magiſtrature, les notables, les Chefs-hommes & les Doyens de métiers délibéroient encore & ne pouvoient ſe déterminer à embraſſer ouvertement le parti qu'ils déſiroient en ſecret. Mais dans l'aſſemblée du 17 dans l'avant-midi, les Patriotes les forcerent à prendre une réſolution vigoureuſe & définitive. Il n'y eut plus de milieu, il fallut ſe déclarer ſur le champ *pour* ou *contre* la Patrie. La cauſe de la Patrie fut proclamée la meilleure par toute l'aſſemblée & elle fut embraſſée d'une voix unanime par tous ceux qui étoient préſens avec injonction à tous les membres qui devoient y être, de ſe déclarer le plutôt poſſible ſur le pied que l'on arrêta.

Auſſitôt la réſolution priſe, les Chefs du Peuple firent ſommer la Garniſon de ſe rendre pour épargner toute effuſion de ſang; ſur ſon refus & après des inſtances ultérieures de la part des Chefs du Peuple, l'attaque des Quartiers où la Garniſon ſe tenoit tapie depuis trois jours, fut réſolue; dès l'inſtant même, on prend toutes les meſures pour l'exécuter. Mgr. l'Evêque ordonne

des Prieres de 40. heures, invite ses pieuses ouailles à courir dans les Eglises & à lever les mains au Ciel, comme des autres *Moyses*, pour que le Dieu des Armées répande ses bénédictions sur les armes d'un Peuple, qui combattoit pour ses Autels & pour ses Foyers.

Dès une heure l'après-midi l'Etendart de la liberté ombrageoit les têtes des legions Patriotiques, qui rangées sur la grand place attendoient impatiemment le signal de marcher au combat. Vers les trois heures arriva un renfort d'environ 100 Patriotes de Menin. Aussi-tôt l'Etendart de la liberté est levé : les cohortes Patriotiques s'ébranlent, s'avancent gaiement, occupent toutes les rues, tous les endroits par où elles peuvent joindre l'ennemi. La tour de Ste. Walburge, tous les bâtimens qui donnent sur la cour des quartiers, furent remplis de Patriotes. l'Artillerie jouoit avec succès dans les rues ; & des endroits élevés il tomboit une espèce de nuée de plomb sur la Garnison qui avoit fait la premiere décharge, mais qui ne savoit plus gueres comment se défendre. Cépendant on se cannona vigoureusement de part & d'autre pendant plus d'une heure entiere. La Garnison voyant que toute résistance ultérieure étoit vaine & tout à fait inutile envoya un tambour aux Patriotes pour capituler. Ceux-ci demanderent qu'elle mit bas les armes & se rendit prisonniere de guerre. Le feu des Patriotes se soutenoit, s'augmentoit; l'action s'échauffoit, tout annonçoit un assaut prochain, qui auroit couté beaucoup de sang à la Garnison, sans pouvoir aucunement reculer le moment de se rendre ou éviter la nécessité de venir entre les mains de ses ennemis. Le Commandant fit donc cesser le feu de sa Garnison, admit les Patriotes dans le quartier & leur rendit son épée : Les Soldats mirent bas les armes & se rendirent prisonniers de guerre avec leur Commandant. La Garnison fut dispersée dans différens couvens de la Ville, les Officiers dans quelques auberges & le Commandant demanda d'être logé à l'Aigle d'or. C'est ce qu'on lui accorda sous bonne escorte. Il n'y peut parler à personne. La Garnison consistoit en 150 à 200 hommes, dont il y eut un Soldat tué, deux dangereusement & trois plus légérement blessés. Les Patriotes revinrent aussi heureusement de cette attaque, qu'ils étoient partis gaiement

pour le combat. Perſonne n'a ſouffert le moindre mal parmi eux.

Bruges ainſi rendue à la liberté, prit toutes les meſures néceſſaires pour ſa converſation. Les Bourgeois comme à Gand, y firent la patrouille parmi toute la Ville ; le meilleur ordre poſſible y regne ; la gaîeté du Citoyen annonce le retour de la liberté & tout s'arme pour ſoutenir juſqu'à la derniere goûte de ſon ſang, les Droits que le courage & la main du Dieu des armées viennent de lui reſtituer.

Après la reddition de Gand & de Bruges aucune Ville de la Flandre Occidentale ne rougit plus de ſe rendre & de ſe déclarer pour la Liberté. Le Général *Reinsmaul* évacua Oſtende & partit avec ſa Garniſon. Le défaut d'une Relation officielle de cet heureux événement nous empêche d'en detailler les motifs & les circonſtances. Nous y reviendrons ainſi que ſur la retraite auſſi anomale que penible de ce nouveau Xénophon (*) qui louvoie ſur toutes les côtes de France, ſans pouvoir juſqu'à ce jour trouver aucun lieu de ſeureté.

Ipre, Menin, Courtray, Tournay, Mons, ſe ſont déclarées pour le parti de la Liberté. Cette derniere Ville offrira les details les plus curieux & les plus piquants dans le Bulletin ſuivant.

(*) *Xénophon*, natif d'Athenes très célèbre Capitaine de l'antiquité conduiſoit 10000 Grecs auxiliaires à *Cyrus le jeune*, qui diſputoit la couronne à ſon frère *Artaxercès*. Après la bataille de Cunaxa, où *Cyrus* fut vaincu & tué, *Xenophon* ſe trouva enveloppé d'ennemis, au milieu d'un Royaume ennemi, ſans connoiſſance des lieux ou des chemins par où il pouvoit chercher ſon ſalut & celui de ſon armée. C'eſt alors qu'il fit cette glorieuſe & incroyable retraite tant vantée dans les hiſtoires anciennes ſous le nom de la retraite des *dix-milles*, & qu'il reconduiſit, contre l'attente de tout le monde, ſon armée entiere, ſaine & ſauve aux Lacedémoniens.

Imprimatur. G. B. A. Schellekens, *Greffier du Comité général. Ce* 1. *Décembre* 1789.

Tous les Comités des villes qui ſe ſont déjà déclarées pour la Liberté ou délivrées de la tyrannie, ſont priés de vouloir adreſſer au Comité général de Gand, le Bulletin Officiel de ce qui s'eſt paſſé & ſe paſſera chez eux pour recupérer & ſceller leur Indépendance.

Numero III.



BULLETIN OFFICIEL

DU

COMITÉ GÉNÉRAL

Etabli dans la Ville de Gand.

Cari funt parentes, cari liberi, propinqui, familiares : fed omnes omnium caritates PATRIA UNA complexa eft, pro quâ quis bonus dubitet mortem oppetere fi ei fit profuturus ? *Quò eft deteftabilior iftorum immanitas qui lacerârunt omni fcelere* PATRIAM *& in eâ funditus delendâ occupati & funt & fuerunt.*

Cic. de Off. l. 1. n. 57.

Nous aimons nos Parens, nos Enfans, nos proches, nos amis; mais tous ces amours particuliers font confondus dans l'amour DE LA PATRIE, *pour laquelle un homme de bien peut-il jamais balancer de braver la mort, s'il peut lui être utile?* Devoir facré! qui rend encore plus déteftable la fureur de ceux qui ont dechiré fon fein par toute forte de crimes & qui font ou ont été occupés à opérer entierement fa ruine.

Traduction de Mr. de Barrette. Barbou 1776.

A GAND, chez *P. F. de Goefin*, Imprimeur-Libraire, rue Haute-porte No. 229.

BULLETIN OFFICIEL,

Affaires de Flandre jusqu'au 9. Décembre 1789.

Ostende évacué le 17. Novembre 1789.

BRuges avoit encore vu couler du sang avant de se rendre; Ostende s'évacua sans coup férir; mais non pas sans voir la rodomontade du fameux Général qui y commandoit. Comme l'on voit quelquefois dans la saison des orages monter tout-à-coup sur l'horison un nuage épais: son aspect effrayant annonce la grêle, la tempête, la ruine des moissons & des campagnes; mais ayant fait trembler le Laboureur & le Berger, il se dissipe de soi-même & laisse après soi une sérénité d'autant plus agréable qu'elle étoit inespérée: tel le Général *Reinsmaul* parut d'abord aux yeux d'Ostende avec l'appareil militaire le plus effrayant, menaça de réduire la Ville en cendres, & au moment qu'on s'attendoit à voir lancer ses foudres, il la quitta avec sa Garnison & y fit renaître une tranquillité qu'on étoit bien loin d'oser se promettre si-tôt. Laissons ici parler le Comité d'Ostende, & écoutons le Bulletin officiel qu'il nous adressa de cet événement aussi bizarre en lui-même qu'il est heureux pour nous.

Revolution d'Ostende.

LE Général *de Reinsmaul*, Commandant de la Ville & Port d'Ostende, sur les avis que les Patriotes commençoient à opérer la revolution dans le Brabant, avoit emprunté & pris sur les Quais les canons des Navires qu'il y avoit trouvés montés, & les avoit fait placer en différens endroits sur les remparts. Ces simulacres ne furent d'abord regardés par les habitants, que comme une forfanterie ridicule, puisque par la maniere dont ces canons étoient posés, il étoit impossible d'en faire usage; mais on apprit bientôt que ce Commandant s'étoit présenté au Magistrat, afin de demander l'assistance de la Bourgeoisie pour sa défense, avec menace d'exciter des factions dans la Ville, & de la réduire en y fomentant la division; mais n'ayant rien pu obtenir, qu'il

avoit invité les Négocians à une assemblée au Gouvernement pour prendre des résolutions. Cette démarche ne produisit pas l'effet qu'il en attendoit, le Commerce qui n'avoit rien à traiter qu'avec le Corps municipal, n'eut aucun égard à l'invitation du Général. Quelques personnes cependant s'y rendirent; il s'épuisa en plaintes contre le Magistrat & le Commerce, dont il vouloit des secours, & ajoutant qu'il étoit déterminé à se défendre avec sa troupe jusqu'à la derniere goute de son sang; il repeta que, si on ne l'aidoit pas, *il armeroit faction contre faction, que la Ville seroit au pillage & que ses Soldats y seroient les premiers* (*).

Ces menaces alarmantes dans une Ville dépositaire d'une partie des richesses de l'Europe, produisirent un effet tout contraire à ce qu'en attendoit le Général; en les rapprochant de la déclaration du Général d'Alton *de mettre tout à feu & à sang, confondant l'innocent avec le coupable*, on ne pouvoit plus regarder le Militaire que comme des bêtes féroces déchaînées, contre lesquelles il falloit se prémunir; en conséquence toutes les Corporations & le Commerce s'assemblerent le Dimanche 15. Novembre; il fut unanimement résolu de demander au Magistrat assemblé de faire une députation à l'instant même chez le Commandant, pour le requérir qu'il eut à se déclarer sur ce qu'il entendoit faire; que la ville d'Ostende attachée à la Province devoit suivre irrésistiblement son sort, que la Commune entendoit qu'il ne fut fait aucune défense de la part des Militaires, & que le Commandant fut requis de faire ôter dans ce jour les canons & tous autres préparatifs hostiles.

Le Magistrat en accordant cette députation, demanda qu'il y fut joint des membres des Notables, de la Commune & du Commerce; la nomination en fut faite à l'instant & la députation se rendit chez le Commandant; dès lors sa fierté

(*) Messieurs les Généraux du Gouvernement font comme Cicéron nous dépeint l'assassin, l'incendiaire, le pilleur de toute la Sicile. *Cet homme*, disoit-il de Verrès, *ne menace jamais légérement.*

l'abandonne ; il voulut perſuader qu'il n'avoit agi que pour le bien de la Ville ; il avoua cependant qu'on avoit ſu faire tomber les factions, & qu'il étoit prêt à faire tout ce que la Commune requerroit de lui (*).

En effet deux heures après, on ſe mit en devoir d'ôter les canons &c. & ce qui avoit couté quatre jours de travail avec fracas, fut anéanti en quatre heures par l'aſſiſtance, que les Bourgeois donnerent cette fois au Militaire.

Le lundi 16. nouvelle alarme, on apprit que le Général avoit mandé à la Garniſon de Bruges de ſe replier ſur Oſtende ; avec cette augmentation de force il ſembloit vouloir tenter encore une défenſe ; on cherchoit le moyen de repouſſer & empêcher la jonction de cette Troupe, mais la Bourgeoiſie étoit dépourvue d'armes & de tout moyen de défenſe ; il fallut donc ſe borner à l'eſpoir qu'on ne les laiſſeroit pas ſortir de Bruges, comme en effet on les y tint. Enfin le même jour à 11. heures du ſoir, le Commandant fit aſſembler le Magiſtrat pour lui annoncer qu'il recevoit ordre d'évacuer la Ville, afin de ſe rendre avec ſa troupe à Mons par toutes les voies qu'il pourroit.

On envoya auſſi-tôt chercher les chariots néceſſaires aux bagages ; on preſſa la ſortie de cette troupe, puiſqu'on n'avoit aucune force pour l'empêcher.

Le mardi 17. le Magiſtrat fit aſſembler la Commune pour lui faire part de la marche de la Garniſon & pourvoir à une Garde Bourgeoiſe. On tâcha de trouver des fuſils, pour armer quelques Bourgeois & faire relever les poſtes militaires ; les Confrairies de St. André & de St. Sébaſtien donnerent d'abord cent hommes à bonne volonté pour la grande garde, & le Général avec ſa troupe d'environ 200. hommes ſortit de la Ville vers les deux heures après-midi, prenant ſa marche ſur Thourout. La Commune établit d'abord un Comité, où deux membres du Magiſtrat aſſiſteroient alternativement ; on forma une Garde Bour-

---

(*) La bonne ame ! *Sed motos præſtat componere fluctus. Æn. 2.*

geoise qui a tenu d'abord & maintient encore le plus grand ordre dans la Ville.

La nuit du 18, au 19. une députation du Comité de Bruges vint avec une dépêche adressée au Baillif ou au Magistrat pour annoncer la Révolution de cette Ville qui s'étoit déclarée Patriote : le Magistrat en ayant donné communication à la Commune assemblée à cet effet le 19, au matin, & considérant que le premier devoir étoit d'être attaché à la Province, on demanda le préavis du Magistrat, d'après lequel toute l'assemblée se déclara unanimement Patriote. Et depuis la meilleure intelligence a regné & regne encore entre Ostende & toutes les Villes de la Province. Il n'y a eu d'autre inquiétude que celle que l'on a éprouvée un moment la nuit suivante ; sur des avis qu'on avoit reçus que le Général *Reinsmaul* avec sa troupe, n'ayant osé prendre sa route par Courtray, étoit passé par Dixmude pour se rendre à Ipres, que l'entrée lui en ayant été refusée, il s'étoit replié sur Dixmude, & que ne sachant plus où passer, il pouvoit avoir formé le projet de rentrer dans Ostende ; il fut à l'instant résolu de ne le recevoir que désarmé s'il se présentoit, ou de le repousser par la force, & dans la crainte qu'il ne tentât de s'y jetter par surprise, on renforça d'abord tous les postes par où il auroit pu l'essayer & on envoya des Patrouilles en dehors à pied & à cheval & des exprès à sa poursuite pour connoître positivement sa marche.

On fut tranquillisé à cet égard le lendemain en recevant des avis certains qu'il étoit sur la frontière de France, & depuis on a appris, qu'il y étoit entré avec sa troupe désarmée, avec permission de se rendre ainsi par Lille sur Tournay.

Il ne nous reste qu'à faire des vœux pour le maintien de la Liberté, & que nous soyons à jamais délivrés de ces hordes féroces & sanguinaires, assassins d'un peuple loyal mais ferme, qui les payoit pour sa conservation.

Des Renseignemens particuliers qui nous sont revenus de différens endroits touchant cette pénible marche, beaucoup plus semblable à une fuite qu'à une retraite, nous mandent, que ce Général

ne trouvant aucun lieu de fureté pour lui & pour fa Troupe dans toute la Flandre, où la révolution s'opéroit auffi rapidement qu'il pouvoit avancer, s'avifa de demander à la généralité de France à Berghe St. Winox, le libre paffage par le territoire françois pour lui & fon monde & qu'il ne put l'obtenir qu'à condition, qu'il y paroitroit défarmé & qu'il marcheroit fans faire aucun féjour nulle part, jufqu'à ce qu'il feroit arrivé à fa deftination. Sur quoi il défarma fa Troupe & fit marcher en avant deux chariots chargés de fufils & de quelques munitions. On les vit à Armentieres; il fut contraint de loger au Faubourg de Lille: il s'aubergea dans l'Abbaye de St. Amand, où la charité Religieufe fe rechauffa tout à propos à l'afpect des befoins qui accabloient cette miférable troupe: tout leur fut prodigué en abondance; le Général y exhorta fon monde à profiter de l'occafion, & à fe roidir contre les difficultés qui reftoient à furmonter dans le voyage de 2 à 300 lieux qu'il fe propofoit de lui faire faire. La premiere partie de fa harangue fut remplie, goutée & applaudie; la feconde eut tant d'effet que 40 hommes de fa Troupe n'en dormirent pas de toute la nuit: ils décamperent ayant le ventre plein & profiterent de la vigueur que leur donnoit le pain des Moines, pour fe rendre les uns aux Patriotes, les autres chez eux, d'autres enfin aux François (*) à qui ils appartenoient. De St. Amand notre autre Xénophon fe porta fur Maubeuge: on fut à Mons qu'il avoit paffé *au bois Bourdon* à l'inftant qu'on fe préparoit à s'y rendre pour lui épargner la peine de continuer fon voyage. Il fuivoit la route de Givet dans le deffein fans doute de fe jetter enfin dans Luxembourg. Ses Soldats manquoient de tout, la plûpart malades, fans fouliers, les pieds déchirés, boitant & fe trainant avec peine. On a compté au *bois Bourdon*

(*) La relation de cette anecdote eft mot à mot de la bouche d'un jeune homme d'Audenarde déferté de S. Amand pour fe rendre dans fa Patrie. *Les François*, dit-il, *refterent en France, ceux du Pays refterent en Flandre & moi ventre Dieu, je me rengageai ici.* Il s'eft joint aux Recrues d'Audenarde.

que toute sa Troupe montoit à peine à 60 hommes. Il ne fit aucune halte sans y laisser des malades ou sans en perdre par la désertion. Après l'évacuation d'Ostende, la Flandre n'offrit plus aucun événement remarquable. Les autres Villes suivirent d'abord le sort de la Province & ce qui paroitroit une merveille, si les vexations perpétuelles du Gouvernement n'avoient généralement aigri & revolté tous les esprits, la Flandre, qui depuis trois ans consécutifs n'avoit cessé de saisir tous les moyens imaginables pour maintenir la paix, la Flandre, qui en frémissant avoit fait mille sacrifices de ses privilèges pour assouvir l'insatiable avidité de ses oppresseurs, la Flandre, dont toutes les autres Provinces ont blamé la lenteur, accusé la facilité & inculpé la lacheté, la Flandre a chassé ses Tyrans & en a secoué courageusement le joug en 8. jours de tems. Tous les Magistrats des bonnes Villes & Villages, tous les Récéveurs Domaniaux, Grands-Baillifs, Baillifs, Maires, Echevins, Greffiers, hommes de Loi & emploiés quelconques, sous quel titre ou qualité que ce puisse être, furent obligés par une ordonnance expresse émanée à cette fin, de se rendre à Gand ou à leurs Chef-lieux & d'y prêter à la Province le même serment de fidélité qu'à leur ancien Souverain. Les armes de l'Empereur Joseph II. firent place aux armes de la Province, les passavants, acquits &c. se délivrent au nom des Etats réunis du Peuple Belgique & comme il a fallu des vexations infinies pour porter ce Peuple patient & flegmatique à une démarche aussi irrévocable, il n'est aucun effort qu'il ne soit prêt à faire pour ne plus retomber sous la tyrannie dont il vient de se délivrer. Tous les ordres de l'Etat n'ont qu'une ame: les mêmes vues les dirigent: le même courage les anime, le même zele pour la chose commune les enflamme: la plus parfaite union les concentre en un seul point qui est l'amour de la Patrie. Cet amour fait faire à tous les Flamans des choses, qui paroitront incroyables à nos Tirans, qui eux-mêmes sans énergie, avoient osé croire & avancer que la Nation étoit sans vigueur & sans ame & avoit perdu cette énergie qu'elle avoit tant manifestée autrefois. Les rayons de la

Liberté éclairent tous les esprits, frappent les cœurs & les maux qu'on a soufferts depuis l'établissement des Systêmes désastreux, qui depuis plus de 6. ans ruinent la Province, comparés au bien-être, à la félicité qui commence à sourire & dont on ne tardera pas à sentir les puissans effets, forment de jour en jour une masse de forces qu'il sera bien difficile d'abbattre dans la suite.

Ces forces sont d'autant plus rédoutables qu'elles sont composées d'hommes courageux, intrépides, déterminés à vaincre ou à mourir. Lésés pour la plûpart par les criantes injustices des suppots ministériels ou par la cruauté du Gouvernement Militaire, auquel nos personnes, nos biens, nos juges mêmes furent arbitrairement livrés & soumis, ils ne cherchent tous que l'occasion d'être conduits à l'ennemi, pour lui faire sentir ce que peuvent la vengeance & la haine sur des cœurs justement irrités. Nos nouvelles Troupes s'exercent. Les armes, les munitions de Guerre, les autres objets relatifs au nécessaire des Armées ne manquent pas à un Peuple ami de ses voisins & à qui l'argent ne manque pas. Nos Soldats Nationnaux ne sont pas mercénaires, mais la paie de dix sols qu'ils tirent, est un appas puissant qui dépeuple les légions Impériales. Chaque instant du jour il nous arrive des déserteurs de tous les regimens & de toutes les Garnisons Autrichiennes, qui nous demandent du service. Plus jaloux de les recevoir en freres & d'en faire des amis, que d'en grossir nos légions; nous commençons par leur donner une retraite sure & leur fournir à l'instant tout ce que la fatigue & le bésoin corporel requierrent pour le moment. Ensuite il leur est libre d'entrer au service des Etats ou de retourner, s'ils le préferent, dans leur Pays, à quel effet, on les munit de congé & de papiers en forme, & puis l'on donne un ducat à titre de conduite à tous ceux qui désertent sans armes, deux ducats à ceux qui désertent avec leurs armes, six ducats à ceux de la Cavalerie qui désertent avec leurs chevaux & armes. Cette bienfaisance des Etats est & sera toujours ouverte à tout Militaire Autrichien, qui voudra prendre le parti de se ranger de notre

coté. Les Prisonniers de Guerre sont traités avec tous les égards imaginables. Aucun d'eux depuis sa détention n'a reçu aucun mauvais traitement qu'il n'ait provoqué. Leur logement est bon, leur nouriture est saine; ils confessent eux-mêmes qu'ils n'ont jamais été si heureux dans le service de l'Empereur. L'attention des Etats & du Comité-Général va jusqu'à faire servir cinq portions à midi & trois le soir aux Officiers Prisonniers, voulant témoigner par là que nous avons pris les armes pour l'expulsion de nos Tyrans, mais point pour la déstruction de nos freres, quoiqu'ils aient été les instrumens de la Tyrannie.

De par le Comité du département de la Guerre.

LE Conseil de Guerre assemblé pour juger de l'accusation portée par le peuple à la charge de Monsieur Diericx à l'occasion de sa retraite le jour que la Ville de Gand fut attaquée par les Troupes Brabançonnes, ayant considéré les moyens de défense allegués par l'accusé, déclare, que sa retrai e est justifiée par le commandement qu'il a produit par écrit & en original de la part du Major Deveaux, qui contient un ordre exprès d'aller à la découverte du coté de Bruges, où l'on soupçonnoit l'arrivée de Troupes Impériales; qu'ayant obéi à son supérieur, il s'est mis en chemin pour remplir sa commission; que n'ayant rencontré aucune Troupe ennemie dans sa ronde, il s'est fait un devoir de retourner pour rendre compte de sa mission; qu'étant en route pour se rendre dans la ville de Gand il a eu des rapports fidèles que quelques dragons voltigoient à droite & à gauche dans le chemin qu'il dévoit frayer & que ne pouvant se défendre contre une force supérieure, nommément dans l'obscurité de la nuit, il a eu des motifs suffisans de se replier sur le territoire Hollandois; qu'y étant arrivé & se voulant rendre dans sa Patrie, il a reçu des rapports exacts que le peuple l'ayant supposé le chef de la Troupe, étoit acharné contre lui à cause de sa retraite, & qu'il ne pouvoit y retourner sans s'exposer évidemment à être maltraité ou massacré; ce qui



ſe ranger ſous nos Drapeaux. Ils ſont tous perſuadés qu'en le faiſant, bien loin de manquer à leur ferment, ils ne rempliſſent que leur devoir; puiſque ce ferment ne les oblige qu'à celui, qui n'à jamais été que le tuteur de la Patrie, & qui par conſéquent ne peut les contraindre de la détruire: d'ailleurs la Baſtille enlevée par les Pariſiens ayant à leur tête pluſieurs Grénadiers François, & le refus des Troupes Françoiſes de prendre les armes contre leur Nation, ſont des exemples recens qui font ſur eux plus d'impreſſion que toutes les ménaces du barbare d'Alton.

Imprimatur G. B. A. Schellekens, *Greffier du Comité général des Pays-Bas. Ce* 10. *Décembre* 1789.

BULLETIN OFFICIEL:

Affaires du Haynaut & du Brabant, jusqu'au 15. Décembre 1789.

LE Haynaut, ainsi que les autres Provinces de la Belgique, courbé sous le joug de la Tyrannie Autrichienne, après avoir vu la violation du Pacte Inaugural par son Souverain, l'abrogation de toutes ses Loix anciennes par d'ignorans Ministres, la subversion de l'ordre, de la police & des jugemens par un Gouvernement militaire absolument nouveau dans nos Provinces, l'enlevement de tout ce qu'il y avoit de bons citoyens dans ses Villes, l'oppression de la vertu & l'exaltation de tous les vices par les Tyrans subalternes, que le Despotisme Ministériel préposoit au timon des affaires (*), après avoir vu ses justes réclamations méprisées, ses représentations réjettées, ses plaintes bannies & sa patience vaine, le Haynaut frémit, ne respira plus que les armes que ses tyrans le forçoient de prendre & n'attendit que le moment d'éclater. Telle qu'une flamme captive, alimentée par des matières combustibles, brise tout à coup les obstacles que rencontroit sa fureur, & plus violente encore par l'action de l'air & des vents qui la poussent, embrase, dévore & anéantit en un seul & même instant le bâtiment qui l'avoit retenue; ainsi le généreux Peuple du Haynaut, après avoir longtems étouffé la voix, l'effort, la force du désespoir qui le possédoit, éclate tout-à-coup & ren-

---

(*) „ Tous ceux, dit l'Eclaireur Ministériel (pag. 2.) „ qui de nos jours tiennent si hautement au spécieux parti „ du Prince, défendent moins les droits du Prince que leurs „ rapines particulieres: les plus grands ennemis de l'auto- „ rité royale ne sont pas les malheureuses Provinces, qui „ s'opposent à ses volontés, mais cette conspiration d'une „ douzaine de *Catilinas*. . . , qui ne cherchent les nou- „ veautés destructrices de tout pouvoir légitime, que pour „ réparer les pertes & le vuide que leur luxe effrené a dû „ nécessairement amener dans leurs affaires domestiques. On „ diroit (ib. pag. 21.) que leurs loix ne sont faites que „ pour absoudre ceux qui les fabriquoient. „ *Il faut avouer qu'il n'y a pas un honnête homme de notre parti*, disoit bonnement un jour le Procureur-Général de Flandre au College du Pays d'Alost. Quel étoit donc le systême de Joseph II., s'il ne pouvoit trouver que des hommes endettés, infâmes & honteux pour l'exécuter? . . . .

du plus furieux par l'abſence du militaire qui l'opprimoit, & l'exemple de la Flandre qui avoit ſécoué le joug; il ſe ſouleve dans toute la Province en un ſeul & même moment, & il avoit récupéré ſa Liberté, avant que ſes tyrans n'avoient appris ſa défection. L'Hiſtoire Romaine n'offre qu'un *Scévola* (*), la Ville de Mons en offre autant qu'elle a d'habitans : & les Annales Belgiques feront la premiere de toutes les Hiſtoires qui montreront l'exemple d'un courage auſſi ſoutenu, d'un travail auſſi rapide, d'un mépris de la mort auſſi général que montra la Ville de Mons pour récouvrer ſa liberté. Voici le fidèle expoſé de cette ſcene terrible : elle doit apprendre aux ames viles & dominées par l'intérêt, aux ſuppôts de la tyrannie, aux bourreaux décorés du pouvoir ſuprême, que, ſi juſqu'ici nous n'avons pas encore rompu le frein dont la férocité de nos tyrans ſe plut à nous enſanglanter la bouche, ce n'eſt pas, parce que nous avons manqué de courage & de réſolution pour le faire, mais pour montrer à l'Univers entier, juge de nos loix, de nos débats, de notre loyauté, que nous ne nous ſommes voulu relever qu'à l'inſtant que l'on nous mettoit le couteau ſur la gorge & qu'aucun autre moyen ne pouvoit plus en détourner le coup.

Le 21. Novembre 1789., à trois heures & demie du matin, la Garniſon de Mons, compoſée d'environ 1200. Fantaſſins & 200. Dragons, commandée par le Général *d'Apponcourt*, évacua la Ville, pour ſe rendre vers Nivelles & Namur, ſelon les ordres qu'elle en avoit reçus la veille du Général *d'Alton*. Le Militaire, ſelon l'inconcevable politique du Gouvernement, s'étoit emparé de tout le pouvoir civil : il regloit la police,

---

(*) Porſenna, Roi d'Etrurie, aſſiégeoit Rome dans ſa naiſſance (an 507. avant J. C.) *Mucius Scévola* demanda aux Peres Conſcrits la permiſſion de paſſer dans le Camp ennemi, pour y tuer l'oppreſſeur de la Liberté commune. Il prit le Secretaire du Roi pour le Roi lui-même, & l'ayant tué, il reconnut ſa mépriſe & ſe brûla la main avec une fermeté, qui étonna ſes ennemis ſpectateurs ſtupéfaits d'un pareil courage, & les força de faire alliance avec Rome. Aucun Montois n'eut refuſé de paſſer dans le Camp ennemi, pour y terraſſer l'Oppreſſeur de la Patrie & de la Liberté.

il ordonnoit les opérations du phantôme de Magiſtrat, conſtitué, mû, acheté par le parti miniſtériel, il dominoit juſque dans le Conſeil. La force tenoit lieu de loi : tout plioit ſous eux, ſe taiſoit, obéiſſoit mais en frémiſſant. Le Gouvernement qui juſqu'ici a toujours eu le ſecret de troubler toutes les choſes, ſans avoir celui d'établir aucun ordre dans ſes opérations, avoit, ſelon ſa coutume, bouleverſé toutes les opérations de la police dans la Ville de Mons, en y établiſſant la *ſtratocratie* ou le pouvoir ſoldateſque, & avoit oublié de retablir l'ancien ordre des choſes, en ordonnant à ces Magiſtrats enrégimentés d'évacuer la Ville. *D'Apponcourt* partit donc, ſans prévenir la police, & ne laiſſa dans la Ville ni autorité ni loi. Soudain les Magiſtrats Royaliſtes, qui depuis l'inſtant de leur création juſqu'àlors, n'avoient exercé d'autre pouvoir que celui, que leur donnoit la force militaire, dont ils étoient l'inſtrument, ſentent que leur regne étoit fini, prennent la fuite, laiſſent l'autorité entre les mains de ceux qui vouloient s'en charger. Le départ de la Garniſon préſentoit l'image d'une Ville priſe d'aſſaut & livrée au pillage. Tout ce qui étoit Royaliſte, fuyoit par toutes les iſſues qu'il pouvoit trouver; & ce n'étoit pas de leur part mauvaiſe prévoyance : la haine de la populace ſe déchargeoit déjà ſur eux, quand l'arrière-garde de la Garniſon qui pouvoit la contenir, ſortoit des portes de la Ville. A cinq heures du matin, tout étoit en commotion. Les maiſons de Mrs. *Duval*, *Griez*, *Lelievre*, tous trois Echevins, celle de Mr. *Duval*, frère à l'Echevin, furent pillées, ſaccagées, détruites. Le peuple vengea ſur leurs effets les dommages & les maux que leur trahiſon avoit fait ſouffrir à toute la Province. Les flammes vengereſſes ont dévoré le faſte de leurs ameublements, & les débris de leurs maiſons attirent encore ſur eux les reproches & les malédictions des paſſans. La maiſon de Mr. *Fleur*, Greffier du Conſeil, ne fut pillée qu'à demi. Mr. *Fleur*, appréhendé corporellement, fut conduit à la Conciergerie; la populace ſe promettoit d'effectuer ſur lui ce qu'elle avoit commencé ſur ſa maiſon. Pluſieurs autres perſonnages odieux auroient certainement ſouffert le même ſort, mais

l'ordre qui fut bientôt rétabli détourna les esprits de la populace des sentimens de la vengéance, pour les porter au soin de sa propre conservation.

En effet pendant le pillage la bonne Bourgeoisie avoit ramassé & pris ce qu'il y avoit d'épées, de sabres & d'armes dans la Ville & tant par persuasion que par menaces & par force, avoit ramené la populace au devoir. A dix heures du matin, l'ordre & la tranquillité étoient rétablis, les esprits étoient plus calmes, la fureur du peuple diminuoit à proportion que les bûchers vengeurs, qui flammoient en pleine rue, achevoient de consumer les coupables effets qu'on y avoit jettés. Mais il n'y avoit aucun Chef de police, il n'y avoit ni Magistrat, ni Conseil, ni force suffisante pour assurer imperturbablement la tranquillité du Citoyen. Le peuple lui-même sentit ce défaut, & pour montrer, combien il étoit prêt à concourir au maintien de l'ordre que toute la Ville desiroit, il nomma dans l'après-midi par acclamation un Comité qu'il composa de douze personnes fidèles & reconnues & 24. Assesseurs sous le nom de *Comité de Police* & se soumit volontairement à tout ce que ce Comité ordonneroit. Sur ces entrefaites, toute la Ville avoit pris la Cocarde & se tenoit sur le *qui vive*, dans l'attente de ce qui pouvoit survenir. La nuit fut tranquille : chaque Citoyen fit la garde pour ses propres foyers.

Le lendemain la même tranquillité regna jusqu'à vers le soir. Mais pendant la journée, pour ne pas exposer deux fois le salut de la chose publique sur la tête des mêmes personnages, les anciens Magistrats furent déclarés déchus & privés de leurs charges; on en nomma d'autres qui furent choisis pour la plûpart parmi ceux qui formoient *le Comité de Police* & sur le champ ils entrerent en fonction sans d'autres formalités. Vers les quatre heures & demie il se répandit un bruit que la Troupe rebroussoit chemin & se reportoit sur Mons. Loin de s'en alarmer la Populace crie fierement *de le laisser revenir, qu'ils ne rentreroient jamais dans la Ville.* Ce bruit se confirma le lendemain à 7 heures & demie du matin par une lettre du Général *d'Apponcourt*

datée du Rœulx (*) adreſſée à Mr. le Conſeiller Fiſcal *Papin* par laquelle il mandoit effectivement: „ *qu'il venoit de recevoir de Mr. le Général* d'AL- „ TON *l'ordre abſolu de rentrer incontinent dans ſa* „ *Garniſon de Mons & qu'il entendoit qu'à ſon* „ *arrivée les armes, les cocardes, toute marque quel-* „ *conque de parti ou d'hoſtilité ſeroient miſes bas,* „ OU QUIL REDUIROIT LA VILLE EN FEU. „ Il s'oublioit lui-même après cette gaillarde menace & „ IL PRIOIT *de faire préparer les Caſernes* „ *d'Infanterie & Cavallerie, d'y envoyer pailles &* „ *foin* „ & rentrant enfin dans ſon naturel, il finiſſoit par répéter *qu'il devoit entrer le lendemain* 23 *à midi* DANS MONS EN CENDRES OU EN ENTIER.

Auſſi-tôt que la connoiſſance de cette lettre fut parvenue aux oreilles du Peuple, une même voix retentit par toute la Ville: *aux armes Citoyens: aux armes; Il n'y a plus que cinq heures entre l'eſclavage* (†) *& la liberté*. Soudain tout ſe remue, les rues s'empliſſent, le monde s'accumule, un bruit ſourd, un murmure effrayant portent le courage & l'intrépidité dans tous les cœurs, & de toutes les rues de la Ville on ſe réunit ſur la grand'place. Là un morne ſilence ſuccède à mille cris confus. En vain le Magiſtrat joint ſes inſtances à celle des membres du Comité, en vain ils repréſentent que la Ville eſt ſans armes, ſans poudre, ſans munitions, ſans poſſibilité de défenſe: que c'étoit courir à une boucherie aſſurée & vouloir entraîner la Ville à une ruine totale. La populace n'écouta rien: elle crut vaincre parcequ'elle ſe perſuadoit pouvoir le faire: chacun crioit à haute voix que *vivre ſans Patrie, vivre dans une Patrie eſclave ou mourir, c'étoit pour eux la même choſe*. Et joignant d'abord les effets à une reſolution ſi déſeſpérée, la populace ſe ſaiſit de Mr. *Dierickx* ci-devant Major au Régiment de *Würtemberg*, homme intrépide, intelligent, zélé

(*) Petite Ville du Haynaut ſur une agréable hauteur, d'où l'on découvre toute la Ville de Mons, qui n'en eſt éloignée que de deux petites lieues vers le nord-eſt.

(†) Tel eſt le cri des Troyens au dernier inſtant de leur exiſtence. *Arma viri; ferte arma: vocat lux ultima victos.* Virg. Æn. 2. ✝. 668.

Patriote, qui avoit quitté le service depuis deux ans & le met à sa tête.. A son aspect mille cris de joie portent son nom jusqu'aux nues & un nouveau courage dans le cœur de cette généreuse multitude. L'ordonnance touchant la reddition des armes avoit été exécutée à la rigueur. Les armes des bourgeois avoient été rassemblées en un magazin : quelques-uns du Magistrat, pour que la Ville fut dans l'impuissance absolue de se remuer, avoient ouvert ce magazin d'accord avec les Militaires, brisé toutes les armes jusqu'à celle des *Sermens*, celles même des Marchands armuriers: n'importe: la multitude s'arme de tout ce qu'elle peut trouver d'instruments capables de nuire. Il y avoit 7. pièces de canon de la Ville que les Militaires avoient enclouées : l'art & le talent de divers ouvriers les déclouent, on les entraîne, on fait de la mitraille avec tout ce que l'on peut, l'on se répand dans les Villages circonvoisins pour y chercher des fusils: on sonne le Tocsin; on crie: *vaincre ou mourir*. Les jeunes gens, les hommes, filles, femmes en état de porter les armes, s'avancent, marchent, sortent de la porte de Nimy par où ils s'attendoient que la Troupe alloit revenir & occupent les postes les plus avantageux pour l'attaque & pour la défense. Les vieillards, les enfans, le peuple inutile au déhors & au moins 600 personnes du beau sexe, Dames de qualité & autres premieres Demoiselles de la Ville, dépavent les rues, remplissent des tonneaux de pierres, de pots & bouteilles cassées, enlevent les cailloux, en chargent les fenêtres, les greniers, les toits des maisons (*): les plus forts bâtimens gémissent sous un fardeau si extraordinaire & ce que l'on ne croiroit pas, si la haine de nos Tyrans & l'amour de la liberté ne rendoit tout possible à des cœurs outragés & désespérés par une longue suite de maux, ces mains tendres & dé-

(*) Les Historiens tant sacrés que profanes ont remarqué, comme une chose extraordinaire, que lorsque Julien l'Apostat ordonna de rebâtir le Temple de Jérusalem, pour rendre les Prophéties fausses, les Femmes Juives emportoient la terre tirée des fondémens dans le pan de leurs robes. On vit plus à Mons. Les premieres Dames de la Ville se servoient de leurs mains, comme de truelles, pour plaquer un mortier de boue sur les retranchemens qu'elles élevoient.

licates, ces bras arrondis par l'amour & accoutumés à careſſer des *Toutous*, n'ont pas horreur de s'armer d'une bêche péſante, d'ouvrir des retranchemens, de faire des foſſés de 8 à 12 pieds de profondeur dans les rues, d'y traîner de groſſes chaînes; d'en faire des barricades, d'entaſſer par-tout des montagnes de pierres pour aider & couvrir les combattans, & le dirai-je?... oui, puiſque la rareté du fait, la gloire de l'action, la juſtice dûe à cette redoutable & attraïante cohorte des Penthéſilées (*) exigent que je parle, de ſe munir de mille inſtrumens de mort pour attendre, aſſaillir, terraſſer, braver l'ennemi ou lui faire payer cherement une victoire à laquelle elles s'exhortoient & juroient mutuellement de ne pas ſurvivre. Depuis la porte de Nimy, & la porte d'Havré juſqu'à la porte du Rivage, eſpace d'environ un quart de lieue & ſept minutes de chemin, il y avoit au moins quinze barricades, 18 foſſés de 8 à 12 pieds de profondeur, 200 tonneaux remplis de terre, de pierres ou de bouteilles caſſées, 1000 monceaux de cailloux & tout cela en moins de cinq heures de tems. L'animoſité alloit ſi loin, qu'un chacun ſe faiſoit une fête de ſe battre & par mille mots d'opprobre accuſoit la lenteur de l'ennemi : Il y en eut même qui par impatience de le rencontrer ſe pouſſerent juſqu'au Rœulx & indignés de l'y retrouver encore au moment même qu'il devoit entrer dans *Mons en cendres ou en entier*, le provoquerent de partir; que *Mons entier les attendoit, qu'ils viennent le mettre en cendres pour y entrer.*

Pendant que la multitude déterminée à attendre la mort de pied ferme, travailloit autant que la prudence humaine & les circonſtances du moment & des lieux l'exigeoient pour ſe couvrir & vendre cherement les reſtes de ſa vie; trois députations ſe firent de la part du Magiſtrat & du

(*) Penthéſilée étoit Reine des Amazones. Elle avoit les traits de Bellone, le courage de Mars; ſes yeux enflammoient les Grecs en paix; ſon bras les terraſſoit à la guerre. Après la mort d'Hector, elle porta du ſecours aux Troyens par une haîne héréditaire que ſa Nation avoit contre les Grecs. Elle fut tuée ſur la fin de la Guerre de Troye par Achille, ou ſelon d'autres par Pyrrhus. Voyez Virgile Æn, I. ℣. 495., II. ℣. 659.

Comité à Mr. le Général *d'Apponcourt* pour lui repréſenter le vrai état des choſes, la fureur de la populace, qu'il n'etoit pas poſſible de contenir, le danger d'avancer & les terribles préparatifs que tout la Ville faiſoit pour ſa défenſe. Mr. le Fiſcal fut le premier envoyé. *d'Apponcourt* témoigna la plus ferme réſolution d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus & notifiés à la Ville. Deux échevins vinrent enſuite lui donner avis que la populace avoit des armes & tous les moyens néceſſaires pour faire une forte réſiſtance, qu'il n'expoſe pas témérairement ſon monde à être maſſacré. Il y penſa, mais rougit encore, de paroître craindre, ou ſe démentir. Enfin vers le midi un Echevin & un membre du Comité lui annoncerent qu'il ne falloit plus penſer de revenir à Mons: que toute la Ville étoit ſortie pour aller à ſa rencontre. Que 7 pieces de canons étoient poſtées dans des lieux très-avantageux pour le recevoir, que toute la Ville étoit dépavée, les rues barricadées & heriſſées de retranchemens & de précipices, les maiſons chargées de pierres, qu'il ne reſtoit dans la Ville que les viellards, les enfans, quelques femmes & filles, qu'il falloit les maſſacrer toutes avant de rentrer; qu'enfin quand il auroit 10000 hommes, qu'ils périroient tous & n'en échapperoit pas un, qu'ils ne repondoient pas même que la populace ne viendroit l'attaquer juſque dans le *Rœulx*. Cet appareil bien plus éloquent aux yeux du Général *d'Apponcourt*, que la peinture qu'on lui en faiſoit, lui fit d'abord baiſſer le ton: il proteſta que le Gouvernement ne vouloit que le bien-être & la ſureté du Citoyen (*)

(*) Bruler une Ville entiere pour le bien-être & la ſûreté du Citoyen eſt une choſe nouvelle. Auſſi de tous les Légiſlateurs de l'Univers, il n'y eut encore que Joſeph II. & ſes Miniſtres que nos Légiſtes n'ont jamais compris. Il demanda nos Députés à Vienne, pour s'entendre avec eux. Ils y ſont; qu'arrive-t-il ? Il envoye aux Pays-Bas les réſolutions, pour leſquelles il les appelle. Tout finit par leur permettre de voir Vienne & les environs. Les *Préalables indiſpenſables* devoient être le terme de toute infraction ultérieure: Ils ſont accomplis: le Deſpotiſme Miniſtériel n'a plus de frein. On nous menace de canons & bayonnettes, on jure qu'on ne touchera jamais à notre Liberté. On maſſacre des Citoyens innocens dans nos Villes. La Bonté *Pa-*

& pour preuve de cette bienveillance, il promettoit que les cinq Citoyens, que la démence miniſterielle avoit fait arracher contre toute loi, raiſon, équité de leurs foyers pour le traîner dans les priſons de Bruxelles, étoient délivrés & alloient rentrer en Ville : les Députés lui oppoſerent les promeſſes réitérées que le Gouvernement avoit déjà faites de les délivrer & la mauvaiſe foi qui avoit toujours ſuivi les promeſſes les plus ſolemnelles : *d'Apponcourt* leur offrit un ôtage pour garant de ſa parole: les Députés l'accepterent & demanderent le Vicomte *Patin*, premier Major du Regiment de Murray, homme connu & aimé de toute la Ville. *d'Apponcourt* le leur accorda: les Députés partirent avec cet ôtage, abandonnerent le Général à ſes réflexions : les cinq Citoyens M. M. *Gen de Bien*, *d'Aſſonlevil-le*, *Dupret*, *De Virelle*, *Serront*, détenus à Bruxelles, revinrent à la verité, mais la populace ne mit pas bas les armes. Elle reſta ferme dans ſon poſte juſqu'à la nuit, elle ſe retira vomiſſant mille injures contre la poltronnerie des Autrichiens, à qui elle prodiguoit les titres les plus infamans ; & fachée de n'avoir pû combattre, elle ne conſentit à rentrer dans ſes foyers, que ſur l'aſſurance que ſes chefs donnoient, qu'elle ſeroit plus heureuſe & rencontreroit ſon ennemi le lendemain. La nuit fut tranquille. Des eſpions allerent inſulter derechef les Soldats juſques aux portes du Rœulx & dès la pointe du jour tout ſe préparoit à retourner aux poſtes abandonnés la veille. C'étoit une fête que de ſortir de nouveau. Mais le Général *d'Apponcourt*, bien informé de ce qui ſe paſſoit, arrêta tout mouvement ultérieur par une eſtafette qu'il adreſſa au Magiſtrat

---

ternelle, *innée*, *inépuiſable* de Joſeph II. n'a jamais voulu que le bonheur de la Nation. On ſaiſit contre toute loi & juſtice nos principaux Citoyens, on les entaſſe dans d'affreux cachots : on nous aſſure qu'on ne veut que notre bien. Quand on nous égorge, on veut nous faire vivre ; quand on emporte nos poſſeſſions, quand on ruine notre Commerce, on veut nous enrichir. Il faut donc que les Miniſtres de Joſeph II. aient bien mal connu la langue, dans laquelle ils promulguoient leurs loix, ou ils avoient un bien grand intérêt à les rendre inintelligibles ; il n'y en eut aucune, qui n'eut beſoin d'une interprétation.

pour lui annoncer que des ordres supérieurs lui commandoient de se replier sur le Brabant; il partit & ne parut plus depuis.

Aussi-tôt que l'on fut assuré de sa retraite, la députation des Etats se rassembla & commença à agir avec toute la vigueur possible pour donner quelque marche aux affaires, jusqu'à ce que les Membres des Etats dispersés dans les différentes Villes aient pu se réjoindre, reprendre l'autorité & travailler plus efficacement au maintien de la Liberté. Des Députés du Comité se rendirent au Comité-Général établi à Gand, pour y prendre les mesures & les directions les plus nécessaires dans ces circonstances; les autres petites Villes de la Province se déclarerent aussi-tôt pour la Patrie & s'attacherent au sort de la Capitale. Ath commença d'abord à rétablir quelques Bastions démolis à la porte de Mons pour se fortifier. Les autres Villes envoyerent du secours à la Ville mere. Tournay même y fit passer une provision de poudre très-à-propos. Les Chateaux voisins ouvrirent leurs Arsenaux & placerent sur les remparts de la Ville les petits canons qu'ils avoient. Toute la Province est en mouvement, tout prend les armes pour la défense de la Liberté, & l'on ne néglige aucun moyen pour se mettre à l'abri de toute nouvelle surprise. En Haynaut, comme en Flandre, tout Citoyen est Soldat. Le péril que courent leurs personnes & leurs fortunes, les menaces foudroyantes du Général d'Alton, leur en fait la nécessité. En un mot, la Révolution y est aussi complette qu'elle fut subite, puisque l'on peut dire, qu'il ne fallut qu'un jour pour l'opérer.

Quand il fallut remplir les immenses fossés que l'amour de la Patrie avoit fait excaver dans toutes les rues, repaver la Ville, ôter les barricades, démolir les retranchemens, racommoder les chemins & rétablir la communication entre les différens quartiers de la Ville, l'on vit avec surprise que la populace ne s'y prêtoit qu'à régret & contre cœur, murmurant & se plaignant que de tels ouvrages avoient resté inutiles & devoient être anéantis sans avoir pu nuire à ceux pour qui ils étoient préparés. Il faudra plus de semaines pour la réparation de ces travaux, qu'il n'a fallu

d'heures à des vieillards, des femmes, des enfans pour les faire. Tant il eſt vrai, que le péril, la crainte, la néceſſité, la fureur multiplient le bras de l'homme & lui font faire en un inſtant des choſes dont il a peine lui-même de croire la poſſibilité, quand il les admire, étant revenu de ſang froid !

Le mois de Novembre ſi fécond en événemens heureux dans la Flandre & le Haynaut, nous offre également une ſuite de ſuccès & de conquêtes dans le Brabant. Dieu béniſſant les armes d'un peuple perſécuté, armé pour défendre ſes foyers, ſa Réligion & ſes Autels, la grande Armée du Peuple Brabançon aux ordres du Général *Vander Meerſch* prit la Ville de Dieſt d'aſſaut le 24. Voici le Bulletin Officiel que l'Armée du Peuple Brabançon en a envoyé aux Etats de Brabant à Breda & de là au Comité Général à Gand, daté du 24. Novembre 1789. à 11. heures du ſoir.

LE Général *Vander Meerſch* étant parti le 24. vers le 10. heures du matin de *Geele* dirigeant ſa marche ſur *Dieſt* (c'eſt ce qu'il n'avoit pu effectuer plûtot vu que les Ponts entre *Geele*, *Weſterloo* & *Verle* étoient abbatus) & n'ayant pas jugé convenable de riſquer de ſes gens devant le Château de *Weſterloo*, prit la réſolution de pouſſer directement juſqu'à *Dieſt*, & arriva devant cette place vers les cinq heures du ſoir ayant été retardé par le retabliſſement du Pont de l'*Ender*. Tous les avis que nous recevions s'accordoient à dire que les Troupes de l'ennemi montoient à 300. hommes de Garniſon, y compris les Dragons avec une pièce de Canon ſous le commandement du Major *Broeta*, qui ſelon une lettre au Commandant du Château de *Weſterloo*, que nous avions interceptée en chemin, s'étoit déterminé à la plus vigoureuſe réſiſtance. Le Général *Vander Meerſch* arrivé à une demie lieue de *Dieſt* & voyant qu'il ne pouvoit ſe tirer honorablement de ce pas ſans attaquer la place, diviſa ſes Troupes en deux colonnes, ayant à leur tête l'artillerie qui montroit la plus grande animoſité, après laquelle ſuivoit l'avant garde. La colonne droite attaqua d'abord la Porte d'*An-*

vers, tandis que l'autre attaquoit la porte de *Sas*; afin d'embarraſſer l'ennemi dans l'intérieur de la place. Aux premieres décharges ſur la Porte d'*Anvers* l'ennemi répondit par quelques décharges de mouſqueterie ſur nos deux colonnes; mais ſans aucun effet. Après quelques décharges ultérieures de notre artillerie bien dirigée ſur la Porte d'*Anvers*; cette Porte fut enfoncée pendant qu'une partie de Troupes ſe jettoit ſur les remparts par les fortifications. Alors le Général *Vander Meerſch* ſe met à la tête de cette même colonne & s'avance droit ſur le grand marché. L'ennemi tâche d'oppoſer une vigoureuſe réſiſtance à un coup auſſi audacieux; il tire pluſieurs coups de canon, de fuſil du marché & d'autres différens endroits; mais on le ſuit de ſi près, qu'il n'a pas le tems de ſe reconnoître; voyant donc que nous ne lui laiſſions ni repos ni relache, il prit la réſolution de faire ſa retraite, ou plûtot, il prit une fuite honteuſe. Sur les avis que donnoient les Bourgeois que l'ennemi s'étoit retiré du côté de la porte de *Louvain* avec ſa pièce de canon, le Général l'y ſuivit de près, mais y étant parvenu, il ne pût ſe rendre maître que des munitions de guerre, de caiſſons de Poudre & des Chevaux à tirer. Le canon étoit parti par la Porte de *Montaigu*. Le Général *Vander Meerſch*, ſe mit encore en devoir de s'en rendre maître avec 400. hommes, mais puiſqu'entretems l'ennemi avoit gagné une grande avance ſur ſes Troupes, il ne put s'emparer que des munitions de guerre outre une grande quantité d'armes tombées en ſa puiſſance. Notre perte monte à deux morts & quelques bleſſés. Du côté de l'ennemi 4. ſont reſtés ſur le carreau, pluſieurs bleſſés & 17. priſonniers, ſans compter ceux que nous trouverons encore dans les lieux écartés. Le plus grand embarras & déſordre ont regné dans la fuite de l'ennemi. De notre part nous pouvons nous flatter que nous nous ſommes glorieuſement rendus maîtres d'une ville qui auroit pu nous oppoſer la plus longue réſiſtance. Nos Officiers, Bas-Officiers & Soldats ſe ſont diſtingués dans cette affaire, mais l'on ne pourroit ſans injuſtice paſſer ſous ſilence le Sieur *De Landes* Officier d'artillerie bleſſé, ainſi que

notre Adjudant *Pasteels* & le maître de Quartier *van Weverberg*. Nous attendons avec impatience des nouvelles de Flandre, & nous supplions MM. les Etats de *Brabant* de faire parvenir cette relation aux vaillans Gantois à qui nous espérons que nos évolutions seront de quelqu'utilité.

Différentes lettres de Vienne s'accordent à dire que le 12. Novembre il y est arrivé par le Danube un transport considérable d'argent, venant des Pays-Bas. Il consistoit en 160. Tonneaux du port de deux aimes, dont 2. étoient remplis d'or & le reste de Couronnes. Le 25. au soir S. M. reçut la nouvelle de la défection de toute la Flandre, de la prise de Gand, de la reddition de la Garnison prisonniere de guerre &c. &c. S. M. entra dans une rage terrible, jura comme un Payen & commença à vomir du sang à l'instant même. Cette nouvelle s'étant repandue le lendemain parmi toute la Ville y fit une sensation incroyable & commença à faire sentir de quel prix étoit un Pays, qui pouvoit envoyer 320. aimes d'argent deux fois par an pour donner quelque lustre à la pauvre Germanie. Que sera-ce donc quand à l'arrivée des Généraux *Ferrary* & *Lilien*, la populace y apprendra le contenu du *Manifeste* du Peuple Brabançon & la fiere réponse des Députés des Comités de Gand & de Bruxelles (*) *qu'il n'y avoit plus aucune espérance d'accomodement avec leur Maître?* Ses deux Envoyés de Joseph II. ayant entendu de la bouche de l'intrépide & zelé défenseur de la liberté, Mr. *De Bast*, Curé de St. Nicolas, le précis des horreurs commises à Gand par le Militaire, sentirent leurs entrailles frémir, jetterent les mains au ciel & supplierent l'Orateur de leur épargner un recit qui revoltoit leur humanité. Le Général *Ferrary* arriva dans des circonstances qui rendoient sa dignité & sa présence tout-à-fait inutiles & le renvoyoient par elles-mêmes d'où il étoit venu.

(*) Mr. *De Bast*, Curé de St. Nicolas à Gand, pour la Flandre, & Mr. le Baron *Van der Haeghen* pour le Brabant, le 15. Décembre 1789.

Auſſi ne tarda-t-il pas de partir auſſi-tôt qu'il vit que la ſortie lui étoit libre: car ſur des avis certains que le Général *d'Alton* avoit ſaiſi & pris traitreuſement en ôtage, le directeur de l'Abbaye d'Aiwiere, le Proviſeur de l'Abbaye de Villers, Mr. *Thomas*, Baillif de Baiſy & pluſieurs autres, qu'il avoit invités à ſe rendre chez lui à l'Auberge du Roi d'Eſpagne à Genap, où il vouloit avoir 300000 florins de contribution, le Comité Général de Brabant avoit cru pouvoir uſer de repréſailles & avoit également arrêté les deux Généraux, envoyés de Joſeph II. Mais ils reclamerent le droit-des-gens & ſur-tout la parole que le Général *Vander Meerſeh*, & le Comité Général leur avoit paſſée de leur accorder une eſcorte & libre retour. Ils donnerent leur parole d'honneur de ne pas porter les armes en aucune qualité contre la Nation Belgique pendant les troubles actuels, obtinrent leur liberté & décamperent auſſi-tôt.

Les Villes & Châtellenies d'Aloſt, de Termonde, tout le Pays de Waes, le Fort de Lief-kenshoek, Tirlemont, enfin toute la Flandre & le Brabant, Malines, Bruxelles, Louvain ſont à nous, excepté le ſeul Château d'Anvers.

Le Bulletin V. contenant la relation de ce qui s'eſt paſſé à Bruxelles d'après des temoins actifs & oculaires, eſt ſous preſſe; parmi les autres Anecdotes piquantes qui s'y trouvent, le Public remarquera avec autant de plaiſir que d'étonnement, une courte deſcription d'un grand Livre noir, qui parmi les autres treſors, moins precieux que celui-là, fut trouvé dans les archives Miniſtérielles. Il contient l'iniquité de toutes les Provinces en ſtyle de fer; le nom, la ſignature, relations, accuſations &c., de tous les délateurs & de tous les déférés.

Imprimatur. G. B. A. Schellekens, *Greffier du Comité général. Ce* 18. *Décembre* 1789.

SUPPLEMENT AU BULLETIN OFFICIEL
No. IV.

Bruxelles le 19. *Décembre* 1789.

AVant-hier par un avertiſſement exprès du Magiſtrat, il fut notifié à toute la Ville, que MM. les Etats de Brabant, qui juſqu'à ce jour avoient tenu leurs Aſſemblées à Breda, le Comité de cette Ville, ainſi que le célèbre, l'immortel, le Reſtaurateur de la Liberté, l'Avocat *vander Noot* alloient rentrer à Bruxelles. En effet, ils y ont fait aujourd'hui leur entrée. Ce jour parut être l'époque du Bonheur de la Belgique & chaque citoyen crut que c'étoit & ſeroit le jour le plus beau & le plus ſerein de ſa vie. Dans l'enthouſiaſme patriotique, dont tous les cœurs ſe ſentoient transportés, on chercha de nouveaux genres d'honneurs que l'ancienne Rome même avoit ignorés. C'étoit un *Camille* qui reparoiſſoit après un exil injuſte, pour venger les reſtes d'une Patrie chere, déjà au pouvoir des uſurpateurs & des tyrans; c'étoit un *Brutus* qui chaſſoit des *Tarquins Superbes* qui avoit gouverné leurs peuples par la crainte, par les ſupplices, par l'orgueil & les horreurs des loix nouvelles & arbitraires: c'étoit un *Trajan* qui faiſoit ſon entrée dans une Ville protégée, qui ſe montroit au deſir des Citoyens qui l'attendoient, le deſiroient, le béniſſoient. On oublioit tout à Bruxelles, on ne ſe reſſouvenoit que de *H. van der Noot*; ſes amis croyoient ne l'avoir jamais vu & chaque habitant crioit qu'il n'avoit plus à craindre dès qu'il étoit parmi eux. Les mêmes empreſſemens, les mêmes démonſtrations de joie, les mêmes acclamations ſuivoient les illuſtres membres des Etats de Brabant. Après ſa voiture, dans laquelle étoit le Chanoine *van Eupen*, ſuivoient celles des Abbés de St. Bernard, de Tongerloo, du Parc, du Baron *d'Hove*, dans laquelle ſe trouvoit Mr. *Eugène van Hoobrouck d'Aſper*, en ſa qualité de Député de la Flandre aux Etats de Brabant; la voiture du Comte *Duras*, ayant à ſes côtés le Chanoine *Petit*, auſſi en qualité de Député des Etats de Flandre, & puis tous les Doyens & Repréſentans du Tiers-Etat Brabançon, lesquels tous avoient été membres du Comité de Breda. Mais le *Tertulien*, l'*Auguſtin* de notre ſiécle, S. E. l'Archevêque de Malines mettoit le comble à la joie publique. Un ſeul moment faiſoit reparoître aux yeux du Brabant aſſemblé toutes ces têtes chéries, toutes ces lumiéres écla-

tantes, tous ces perſonnages éminents que la tyrannie avoit exilés, que la liberté ramenoit, que tous les cœurs regrettoient, que la Réligion & la Patrie revoyoient. On alla à leur rencontre juſqu'à Marly. Le Comte *de Lannoy*, le Baron *d'Hoogverlt*, quatre Conſeillers, M. M. *Van Doorſelaer*, *Dejonge*, *Aerts* & *Charlier* s'y trouverent avec M. le Secretaire *Delveau*, Mr. *Vander Noot*, ſa femme & ſes filles. Aux portes de la Ville étoit nu grand nombre de Volontaires avec muſique &c. & une foule innombrable de Peuple. Les cinq ſermens de la Ville les eſcorterent juſqu'à Ste. Gudule, où le Chapître en rochet l'attendoit; le Doyen, la mître en tête, lui préſenta l'eau bénite: il fut conduit au grand chœur où l'on avoit tranſporté le St. Sacrement de Miracle, toutes les cloches de la Ville ſonnoient, toutes les voix crioient, tous les habitans béniſſoient *Vander Noot*. C'étoit un tapage de joie, de Patriotiſme, de cordialité qu'on ſent, qu'on conçoit, mais qu'on ne peut exprimer. Dans l'Egliſe, on avoit mis un Prie-Dieu juſtement à la place où l'on mettoit le dais de LL. AA. RR. audeſſus & en bas des eſcaliers il y avoit d'autres bancs pour ſa ſuite. On chanta le *Te Deum* avec une ſolemnité & une muſique unique. La voix des Muſiciens ſembloit dépeindre les élans des acclamations populaires: apres le *Te Deum* ſuivit la Bénédiction, & le ſoir il fut à la Comédie dans la Loge de LL. AA. RR. où il fut applaudi & couronné de la couronne civique: il ne reſte rien à ajouter à ces honneurs juſtement merités, ſinon de ceindre cette Couronne de la Deviſe ſublime, par laquelle Cicéron crut faire un éloge complet d'un homme qui à ſes yeux étoit le plus grand de la République, *Civis non ſibi ſed nobis & Reipublicæ natus*.

Acte d'Union entre les Etats de Flandre & de Brabant.

LES États de Flandre Unis depuis longtems par des liens intimes d'amitié & d'intérêts avec les États de Brabant, animés d'ailleurs du même eſprit pour la conſervation de leurs Droits, Uſages, Privileges, & du Culte de leurs Peres, léſés également dans leurs Droits ſacrés depuis nombre d'années par un Gouvernement deſpote & tyrannique, & n'ayant trouvé d'autre reſſource que de ſecouer ledit joug, & de récouvrer leur liberté & leur indépendance par la voie des armes,

ont crû que l'unique moien d'y parvenir, & de rendre leur état de liberté ſtable, étoit de réunir leur ſort à celui de la Province de Brabant, & de conclure enſemble un Traité d'union offenſif & défenſif à tous égards, aux conditions ultérieures de n'entrer jamais dans aucun pourparler, ou compoſition quelconque avec leur ci-devant Souverain que de commune main; & voulant donner aux États de Brabant toutes les marques poſſibles d'une amitié ſincère, & manifeſter par des Actes non-équivoques, tout leur déſir à cimenter cette union d'une façon indiſſoluble, lesdits États de Flandre conſentent enſuite de la propoſition qui leur a été faite par Monſieur le Chanoine *van Eupen*, authoriſé des Seigneurs États de Brabant; à ce que cette union ſoit changée en ſouveraineté commune des deux États, de façon que tout le pouvoir & l'exercice de cette Souveraineté ſoient concentrés dans un Congrès à établir, & qui ſera composé de Députes nommés de part & d'autre, ſuivants les articles d'Organiſation dont on conviendra dans la ſuite d'après des ſentimens fondés ſur les principes d'une exacte juſtice, & dictés uniquement par le bien-être commun, ſauf que l'intention des parties contractantes eſt dès à préſent, que le pouvoir de cette Aſſemblée Souveraine, ſe bornera au ſeul objet d'une défenſe commune, au pouvoir de faire la Paix & la Guerre, & par conſéquent à l'érection & l'entretien d'une Milice nationale commune, ainſi qu'à ordonner & entretenir les fortifications neceſſaires pour la défenſe du Païs, de contracter des Alliances avec les puiſſances étrangeres, en un mot à tout ce qui regarde les intérêts communs des deux États, & de ceux qui dans la ſuite trouveront bon d'y accéder; les États de Flandre oſent ſe flatter, que les États de Brabant trouveront dans cette déclaration un garant ſûr des ſentiments loiaux des États de Flandre & de leur zéle pour la cauſe commune, & l'on ne doute nullement que les États de Brabant n'y répondent de leur part par le même eſprit de franchiſe; ainſi arrêté dans notre Aſſemblée du 30 Novembre 1789.

Etoit ſigné *C. F. Rohaert.*

Copie de la Reſolution des États de Brabant du 19. *Décembre* 1783.

Gezien de bovenſtaende Acte van Unie, is geresolveerd te approberen ende te ratifieren voor zoo vele noodig, alle de conventien vervat in

de zelve Acte, met solemnele belofte, van zig daer volgens te gedraegen, ende zig daer aen te conformeren in alle deszelfs pointen ende diergelyke Acte over te leveren aen de gemelde Staeten van Vlaenderen. Onder stond

ITA EST Ondert. *De Jonghe.*

Extrait d'une lettre de Namur du 18 *Décembre* 1789.

Enfin, Nous voici à Namur, sans que j'en conçoive encore la possibilité. Nous y sommes arrivés, y compris une partie de l'armée de Mr. *Vander Meersch* à 4000 hommes; c'est cependant ce peu de Troupes qui a fait fuir la Garnison qui étoit de 7000 hommes, richement pourvus de tout, & qui dans une Ville comme celle-ci auroient pu se defendre contre 50000 hommes. Ils ont abandonné tous leurs magazins & même cinq pieces de canon qu'ils n'ont pas cru avoir le tems d'emmener avec eux: le reste de leur Artillerie consiste, selon le rapport des déserteurs, en 40 pieces de gros canons. Ils sont sortis de la Ville 6 heures avant que nous n'aurions pu y entrer, quoique nous ayons toujours marché à marche forcée. Ce qui avoit sur-tout augmenté leur épouvante, c'est un détachement de leurs Troupes qui faisoit l'avant-poste & qui quoiqu'au nombre de 700 prit la fuite sur les rapports qu'il reçut qu'il y avoit dans les environs une Patrouille de cinquante hommes de nos gens.

Mr. *Vander Meersch* a résolu de marcher sans perdre de tems sur *Luxembourg* avec 16000 hommes. Il va se mettre en chemin encore ce matin. La Victoire nous appelle & suit par-tout. Dieu bénit nos armes & *dès qu'il est pour nous, qui pourra résister contre nous?* Si Deus pro nobis quis contra nos?

Namur le 19. *Décembre* 1789.

Un exprès nous apporte la nouvelle, que tous les Chartiers chargés de conduire l'Artillerie du Militaire, avoient coupé leurs traits aux Chevaux & s'étoient enfuis, laissant tous les Canons embourbés, qui dans peu seront dans notre pouvoir.

Gand le 21. *Décembre* 1789.

Ce soir à 6. h. dans l'Assemblée générale des Etats de Flandre on proposa Mr. le Conseiller *de Graeve* pour Pensionnaire-Adjoint des Etats. Des applaudissemens servirent de suffrages. Les Etats ajouterent aussi-tôt, qu'il pourroit tenir son ancienne place au Conseil. *Felix PATRIA quæ talem virtutem extulit.* Cic.

Imprimatur, G. B. A. Schellekens.

BULLETIN OFFICIEL.

Affaires du Brabant jusqu'au 20. Décembre 1789.

APrès la prise de *Dieſt*, le Général *Vander Meerſch* fit avancer ſes Troupes victorieuſes ſur Tirlemont, qu'il occupe & qu'il abandonne enſuite pour marcher ſur *Léau*, où il prit ſon Quartier-Général. Le Gouvernement qui juſqu'ici avoit témoigné une confiance qui étonnoit tous les bons politiques & qui approchoit d'un mépris marqué pour tout ce que l'on rapportoit de l'armée patriotique, commença à ouvrir les yeux, à craindre, à prendre de fortes meſures pour ſe défendre & attaquer. En conſéquence, le Général *d'Alton* partit de Bruxelles le 29. vers les 3. heures du matin & arriva vers les 6. heures à Louvain, où il aſſembla d'abord un Conſeil de Guerre, afin d'agir offenſivement contre les Patriotes & les empêcher de pénétrer plus avant dans le Brabant. Ce Conſeil de Guerre fut compoſé des Généraux Comtes *Baillet de la Tour*, Commandant de Louvain, *d'Apponcourt* qui y avoit ramené les reſtes de ſa Garniſon de Mons, & du Baron *de Beaulieu*, Colonel Général-Quartier-Maître.

D'abord après ce Conſeil l'on entend battre la Générale. Les troupes ſe raſſemblent, ſe diviſent en deux colonnes, ayant chacune à leur tête huit pieces de canon, ſe mettent en marche. Le Général *La Tour* prend la chauſſée de Tirlemont, s'avance juſqu'à *Bauterſem* & y poſe ſon Camp. De l'autre côté, le Général *d'Apponcourt* accompagné du Baron *De Beaulieu*, enfile la chauſſée de Namur, ſe porte ſur Jodoigne & devoit paſſer la petite riviere de *Geete* à Hougarde, pour ſerrer ainſi les Patriotes, les attaquer & les pouſſer ſur le camp du Général *La Tour*. Tout ſe diſpoſoit de part & d'autre à la plus terrible attaque & l'on s'attendoit à une affaire déciſive pour le lendemain, quand pendant la nuit du dimanche au lundi, le Général *d'Apponcourt* reçut l'ordre de ne point attaquer. Des Conférences (*) étoient

(*) Ce qui paroît avoir donné lieu à ces conférences, c'eſt ceci. Le 28. les Patriotes avoient arrêté entre Tirlemont & Louvain un Courier expédié par le Gouvernement-Général pour Vienne: ce Courier conduit au Comité Pa-

entamées entre les Chefs des Troupes Impériales & Patriotiques. Chose rare, unique, remarquable dans les fastes belgiques & bien glorieuse pour la Nation. A 7. heures du matin, les Généraux Autrichiens tenoient Conseil de Guerre pour détruire les *rebelles;* à 4. heures 3. quarts de l'après-midi ils traitoient d'égal à égal avec ces mêmes *rebelles*, & 36. heures après, ils s'accordent puissance à puissance & conviennent d'une suspension d'armes pour dix jours. Les Troupes Impériales retournent à Louvain. Les Patriotes restent libres possesseurs du territoire qu'ils ont conquis, sans pouvoir y être inquiétés pendant l'armistice, & ils ont même la liberté d'aller dans toutes les parties des Pays-Bas, pour vaquer à leurs affaires, en vertu d'un passeport agréé & convenu entre les deux partis (*). Cette suspension d'armes fut signée à *Léau* le 2. valable jusqu'au 12. Décembre 1789. Elle sera toujours

---

triotique, fut trouvé chargé de deux Lettres des Comtes *Trauttmansdorff* & *d'Alton* qui se plaignoient assez fortement l'un de l'autre. Le Ministre annonçoit à S. M. qu'il avoit accordé une amnistie générale. Sur quoi le Comité Patriotique prit occasion d'écrire au Commandant d'un Poste Autrichien situé à *Lovenjoul* entre Tirlemont & Louvain, pour témoigner sa surprise de ce que ces déclarations ne lui avoient pas été communiquées. Cet Officier envoye d'abord les Lettres du Comité au Général *La Tour* & celui-ci au Gouvernement. Sur quoi, soit que le Gouvernement prévit qu'il étoit perdu sans ressource, si les Troupes Impériales venoient à être battues à *Léau*, soit que véritablement il travaillât avec sincérité à ramener les esprits, il saisit cette occasion d'entrer en négotiation avec une ardeur qui étonne, fit presque toutes les avances, & parut gagner beaucoup en obtenant 10. jours d'armistice.

(*) Ce singulier passeport sera à jamais un monument très-intéressant dans l'Histoire de la Révolution présente Il étoit conçu en ces termes: „ Le soussigné certifie d'autoriser „ N... pour vaquer à ses affaires, de se rendre dans les différen- „ tes parties des Pays-Bas, ainsi qu'il le jugera à propos; „ & en cas qu'il passe dans le territoire occupé par les „ Troupes de S. M. Impériale, il sera obligé de produire „ le présent Certificat, qui en vertu de l'armistice signé le „ 2. de ce mois, sera contre-signé des Officiers Commandants „ en chef les Troupes de sa dite Majesté. Fait à Léau le 2. „ Décembre 1789. „ Etoit signé *Vander Meersch*, Lieutenant-Général. En marge est le Cachet de ses armes en cire rouge. Vu à Tirlemont ce 2. Décembre 1789. Signé *Deprouvy*, Capitaine de *Vierset*, Commandant.

honneur aux Belges, de quelle façon qu'il plaiſe à l'Eternel, à la volonté duquel nous remettons humblement nos deſtinées, de diſpoſer de nos Provinces. Sans nous livrer à aucune réflexion ultérieure à cet égard, il eſt certain que cette Trêve fut demandée par le Gouvernement, que le Gouvernement reconnut dans nos Généraux les ſujets d'une Puiſſance légitime & diſtinguée de la Puiſſance de *Joſeph II.* en la ſignant; ſans quoi il ne pouvoit pas traiter avec nous; que le Gouvernement n'a pas perdu l'eſpérance de la prolonger ni ceſſé de travailler vigoureuſement à cet effet, que quand il ſe vit, ſans y penſer & chaſſé de Bruxelles & privé de ſon ſiége & de toute autorité ſur nos Provinces par un coup ſi foudroyant, qu'il n'eſt pas encore revenu de l'étonnement & de l'épouvante qu'il en conçut.

En effet l'armiſtice avoit ſuſpendu les coups de nos Guerriers, mais non pas arrêté la fermentation des eſprits. Des cœurs fortement ulcérés, pouſſés au déſeſpoir par une chaine non interrompue de maux, de vexations & de mépris, ne peuvent plus ſe reporter à croire la ſincérité d'un Gouvernement, qui nous a ſi indignement, ſi lâchement trompés pluſieurs fois. Le repos ne ſervoit donc qu'à prendre de nouvelles & de plus fortes meſures pour continuer les travaux militaires. C'eſt à l'aide des aſſurances apparentes que le Gouvernement commençoit à temoigner au peuple Brabançon, que Bruxelles trouva & ſaiſit ſubtilement le moment de ſecouer le joug. Cet événement ſi redouté, ſi deſiré, ſi loin d'être attendu encore, étoit paſſé ſans qu'aucun Conſeil humain ait fait la moindre diſpoſition pour le préparer. La haine de la tyrannie a fait autant de Soldats qu'il y a d'hommes dans la Belgique; le courage leur tient lieu de tactique, l'intrépidité d'exercice & de commandant, leur cœur a déclaré la Guerre, pour ſe battre ils ſont toujours prêts; il ne manque jamais que l'occaſion. Mais comme les plus grands événemens dependent ſouvent des plus petites choſes & que la curioſité naturelle à l'homme ſe repaît avec avidité de tout ce qui peut lui ſervir d'aliment, avant d'entrer dans le détail des faits qui ont chaſſé la tyrannie

& rendu la liberté à la valeureuse Capitale du Brabant, il ne sera pas hors de propos d'exposer les principales circonstances qui les ont précédés & les causes qui paroissent les avoir amenés.

Après la terrible affaire de Turnhout, le Gouvernement crut qu'il y avoit des Patriotes. Après la prise de Gand il apprit qu'ils avoient des armes & qu'ils étoient à craindre (*) & par deux opérations différentes, il se disposa à viser au même but; c'est-à-dire à maintenir la Souveraineté contre nos efforts. Le Ministre tâcha par des amnisties & des restitutions de ramener les esprits, & le Général d'armes de les épouvanter par tout l'appareil d'une défense vraiment terrible & imposante. Les remparts de Bruxelles furent hérissés de canons, les rues entre-coupées de mille précipices, tous les passages barrés & empêchés par des Chevaux-de-Frise. Il se promettoit par là que jamais nos armées ne se seroient risqueés d'attaquer Bruxelles, le siège du Gouvernement & des opérations ministérielles. Cependant l'on peut dire que tant que le Gouvernement a cru qu'il falloit des chefs pour conduire des armées; il a mis plus de confiance dans la corruption qu'il espéroit toujours y faire glisser (†) que dans la défense qu'il pouvoit y opposer. Cela se prouve par la conduite vraiment incompréhensible qu'il a tenue dans les moyens de défense qu'il a emploiés. Mais dès qu'il eut appris que le courage étoit le meilleur chef qui conduisoit cette grande revolution, qu'on s'étoit bien battu quatre jours à Gand sans le commandement d'un

---

(*) Auparavant c'étoit des *vagabonds*, des *dupes* des Moines & des Prêtres; des *armées dans la Lune.* Le Gouvernement soudoyoit un misérable Gazetier d'Herve, un Courier du Danube, un Courier de l'Escaut, & ces ames viles remplissoient leurs feuilles de mille semblables absurdités outrageantes à la Nation. *Servitia Regum superborum, suæ Libertatis immemores alienam oppugnant.* Horat. Cocl. in Liv. *Esclaves des Rois orgueilleux, peu soucieux de leur Liberté, ils attaquent celle des autres.*

(†) On ne découvrira que plus tard jusqu'où la trahison a été portée dans les affaires patriotiques jusqu'à la prise de Gand. C'est cette affaire qui la premiere put faire croire au Gouveruement, qu'il falloit plus que des Traîtres pour nous vaincre.

traître qui nous y avoit conduits, qu'on y avoit bien pris le Colonel *Lunden* & sa Garnison prisonniers de Guerre sans avoir aucun Officier pour capituler avec eux (*); qu'on pouvoit mettre en fuite des généraux (†), épouvanter des Garnisons entieres sans tactique & même sans munitions & sans armes; le Gouvernement chercha d'autres artifices & travailla à suspendre les armes victorieuses d'un peuple que la trahison ne pouvoit deconcerter, ni la force arrêter, ni la crainte dominer. Delà les négociations & la treve de *Léau*. De plus le Ministre crut qu'il falloit témoigner de la confiance pour que le peuple lui en rende: & comme il savoit que des faits seroient plus persuasifs que sa parole, de laquelle la Nation avoit mille bonnes raisons de se défier, il ordonna (§) que les armes seroient restituées aux Bourgeois, les barricades cassées, les Chevaux-de-Frise retirés: tout fut exécuté contre le consentement & les oppositions du Général d'armes; & de là naquirent deux maux également pernicieux pour le Gouvernement & avantageux pour la Capitale du Brabant: le Ministre jetta la mésintelligence entre lui & le Général d'armes & rendit aux Bourgeois les armes nécessaires pour en profiter. Tant il est vrai de dire avec le grand BOSSUET; *qu'il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens*. Disc. sur l'Hist. Univ.

A ces deux maux s'en joignit bien-tôt un plus terrible, qui accélera l'instant de la révolution & auquel on peut même attribuer une grande cause de sa réussite. Les Etats de Flandre avoient

---

(*) *Qui est votre Commandant?* demandoit *Lunden* pour se rendre. *Nous le sommes tous*, s'écria un jeune & intrépide Patriote, *rendez-vous & suivez-moi!* Aussi-tôt on se précipite dans les Casernes, on désarme les Militaires, on les fait sortir deux à deux, & l'on s'en va avec le Commandant & les Officiers, qu'on tient par les bras ou par les habits.

(†) *d'Arberg* & *Schröder* avec plus de 3000. hommes à Gand; *de Reinsmaul* & 300. hommes à Ostende; *d'Apponcourt* & 1400. hommes à Mons &c.

(§) Voyez l'Ordonnance du 6. Décembre 1789.

fait une proclamation qui affuroit à chaque Soldat Autrichien un Ducat à titre de conduite s'il défertoit fans armes; deux Ducats s'il défertoit avec armes ; fix Ducats à ceux de la Cavallerie qui déferteroient avec leurs chevaux & leurs armes; dix fols de paye par jour s'ils vouloient fe rengager, des paffeports & papiers en forme s'ils préféroient de retourner chez eux. Cette proclamation repandue le 5., 6., & jours fuivans dans Bruxelles, & communiquée aux Soldats de la Garnifon par des Bourgeois qui s'expofoient à perdre la vie pour les engager à déferter, fit des effets merveilleux & eut des fuites qui déconcerterent toutes les mefures du Général d'armes & du Gouvernement : la défertion devint Générale : des compagnies entieres quitterent leurs poftes pour fe rendre en Flandre; nous y vîmes arriver une Garde entiere (voyez Bulletin N°. II. pag. 33.) & apporter à nos Etats les clefs de la porte où ils étoient de faction; hommage heureux, qui nous fit préfager d'abord la reddition prochaine de la Ville. *D'Alton* ne pouvoit plus compter fur fes Troupes: le Miniftre ne favoit plus quel parti prendre: à l'aide de l'armiftice & des paffeports agrées & convenus à *Léau*, il étoit rentré en Ville un grand nombre de Soldats Bruxellois venant de l'armée de Mr. *Vander Meerfch*, tout fermentoit, n'attendoit que le moment d'éclater & ne cherchoit qu'un fujet pour le faire naître.

Paffons maintenant au recit de cet événement mémorable à jamais: fi les détails que nous en fournirons font tardifs & ne paroiffent être que l'écho de tout ce qui en a été écrit jufqu'aujourd'hui, c'eft que nous ne faifons pas une Gazette & que nous ne hazardons aucun fait qui ne foit vérifié. Les détails fuivants nous font fournis par un perfonnage franc, noble, véridique, témoin oculaire de ce qu'il avance, ils nous furent confirmés par le recit de plufieurs Patriotes & Déferteurs qui fe font trouvés à l'action.

Jeudi 10. Décembre 1789, à 10. heures du matin il fe célébra une Meffe folemnelle dans l'Eglife de Ste. Gudule pour les néceffités du

tems. A la fin de la Meſſe, quelqu'un éleve ſon chapeau avec la Cocarde patriotique au bout de ſa canne; en même tems des Cocardes tombent du jubet par poignées; un chacun les ramaſſe, s'en pare, la Ville en un moment ſuit cet exemple & ne craint plus de porter la cocarde. Pluſieurs Bourgeois offrent la Cocarde aux Soldats & dans des rues écartées les obligent de la prendre. La fermentation étoit très-grande par-tout; le Général d'armes ne tarda pas à s'en appercevoir & à prendre toutes les précautions poſſibles; mais il étoit loin encore de croire l'orage ſi prêt à éclater. Cependant à un heure il fit tirer trois coups de Canon, ſignal du ralliement de toutes ſes Troupes. Auſſi-tôt les Troupes ſe raſſemblent & vont occuper les place Royale, d'armes, du grand Sablon & y diſpoſent une nombreuſe artillerie. La Bourgeoiſie vit cette diſpoſition ſans étonnement & ſans crainte, continua à s'attrouper, à exciter les Soldats à la déſertion qui augmentoit toujours & à prendre les meſures les plus fermes. La Troupe reſta ſur pied juſque vers les 7. heures & après avoir évacué les places, elle ſe retira. Les Militaires firent la patrouille dans toute la Ville pendant la nuit qui fut tranquille.

La matinée du 11. fut employée également à exciter la Troupe à la déſertion ; mais déjà vers les 8. heures du matin on voyoit pluſieurs petits pelottons armés pour la plûpart de gros bâtons ferrés, marcher par toutes les rues & ſe mettre comme au gîte dans les endroits par où les Militaires devoient le plus ſouvent paſſer, pour les ſaiſir & les déſarmer au paſſage. Des détachemens entiers mettent bas les armes; les uns ſe joignent aux volontaires Patriotes & ſont conduits avec douceur & amitié au Couvent de St. George ou de Bogaerds ; d'autres rejoignent leurs drapeaux ſans armes & malgré les huées des enfans qui les accompagnoient; d'autres enfin & c'étoit le plus grand nombre, tâchoient de ſortir de la Ville, pour ſe rendre en Flandre où ailleurs dans des lieux de ſureté. On les voyoit conduire par deux ou trois Bourgeois, le piſtolet à la main. Vers les 10. heures, beaucoup de Bourgeois paroiſ-

foient armés avec les fufils, les fabres, gibernes & autres armes dont ils dépouilloient les Soldats, ou que ceux-ci leur livroient même de bonne volonté, car l'on vit des Patrouilles entieres fe laiffer défarmer par des enfans : le Général d'armes alarmé d'une défection auffi générale, crut devoir faire defcendre de fortes Patrouilles dans la Ville, doubler la Garde des portes, braquer des canons fur les remparts, tirer fur ceux qui feroient mine de déferter, & de fufiller même les Bourgeois armés que l'on rencontreroit faifant la moindre réfiftance dans les rues. Les Officiers fidèles à ces ordres fe font conduits avec honneur : on en vît quitter leur Patrouille pour exhorter les Bourgeois ameutés, mais fans armes, à rentrer paifiblement chez eux. Mais ces mefures même du Général d'armes, tournoient contre lui & ne fervoient qu'à hâter l'explofion de la mine qu'il vouloit éventer. La marche des Patrouilles facilita la défertion, & la défertion fournit des armes aux Bourgeois qui en manquoient : de là la crainte & l'incertitude augmentoit parmi le Militaire, le courage & l'efpérance parmi la Bourgeoifie. Déjà les braves Volontaires ofoient hazarder des petits combats & repouffer les pelottons qui defcendoient dans le bas de la Ville ; déjà l'on tirailloit de part & d'autre ; les déferteurs prefqu'en auffi grand nombre que les Soldats fidèles à leurs Drapeaux, employoient la force pour fe frayer des paffages. Le bruit s'augmente ; les efprits s'échauffent, tout le monde prend les armes. A trois heures, 300. déferteurs du Régiment de *Murray* s'emparent de la grand'place, y font quelques décharges & fe retirent enfuite en lieu de fureté fous l'efcorte de quelques Bourgeois. A cet inftant, le Général d'armes fentit que l'affaire devenoit férieufe, & auffi-tôt l'on entendit tirer trois coups de canon du rempart, fignal du ralliement de la Garnifon qui marche fur le champ ; 20. minutes après, on la voit arriver de toute part, défiler par la place de Louvain & en une demie heure toute l'armée étoit rangée en bataille au Parc ; deux pieces de canon chargées à mitrailles, mêche allumée, braquées fur toutes les rues qui y aboutiffent. Le Général

fait ensuite occuper toutes les hauteurs, place de forts détachemens sur le grand Sablon & la Place Royale, munis d'Artillerie; 200. hommes, quatre canons sur les escaliers & Cimetiere de Ste. Gudule; un renfort considérable & quatre canons sur la grand'place. Les Bourgeois de leur côté se rallient chez Mrs le Baron *Vander Haeghen*, homme intrépide & né pour sauver sa Patrie; il avoit été Capitaine des Volontaires en 1787.; le même courage l'animoit encore. Il se met à la tête de cette valeureuse Jeunesse & en dirige d'abord les opérations. Leur premier effort réuni se porte sur la Garde de l'Hôtel de la Monnoie; ils y cueillent les premiers Lauriers. Aprés une courte mais vigoureuse résistance, l'Officier & toute sa Garde se rendent prisonniers. Cette place fut aussi-tôt le point de ralliement pour toutes les forces patriotiques. Mr. le Baron *Vander Haeghen* & autres y établirent un Comité à la hâte, d'où peu de tems après plusieurs Patrouilles furent envoyées pour toute la Ville, pour répousser les Patrouilles Militaires où elles exerçoient quelques hostilités.

Entre cinq & six heures, Bruxelles devint un vaste théatre où il y avoit presque autant de combats que l'on y comptoit de rues. Les Bourgeois conduits par la valeur & par cet amour de la Liberté qui est si puissant sur le cœur de l'homme, divisés en petites escouades de 7., 8., 15., 20. hommes tout au plus, dont aucun ne prennoit le titre de Chef, alloient s'emparer des postes qui leur venoient en tête, sans ordre ni Commandant, sans considérer ni le nombre ni le péril. Un Capitaine du Régiment de *Ligne*, que l'on croit avoir reçu l'ordre du Général *d'Alton*, de se porter dans le bas de la Ville, pour délivrer & reprendre les prisonniers faits à la Garde de la Monnoie, est arrêté dans sa marche près de l'Hôtel d'Angleterre par une vingtaine de Bourgeois déterminés; il fait feu; les Bourgeois le soutiennent; un piquet de Cavalerie au galop, le sabre à la main, fond sur cette petite troupe de héros; un Dragon est renversé de son cheval; plusieurs Soldats sont blessés; les Dragons, la Compagnie de *Ligne* sont contraints de lâcher le

pied & de remonter précipitamment vers le Parc. A-peu-près dans le même tems, une autre Compagnie Bourgeoiſe ſe rendit maître du Couvent & Magazin de Jéricho, où elle trouva quantité de cartouches & pluſieurs caiſſons de poudre. Ce précieux butin fut d'abord conduit à la Maiſon de Mr. *Vander Noot de Vrechem*, où pluſieurs Capitaines & Bourgeois des plus zélés Patriotes de la Ville s'étoient rendus pour former un Conſeil de Guerre & de Dépêches pour les différens quartiers où le feu & les attaques étoient les plus vives. Ces munitions diſtribuées à propos à nos généreux combattans rallumerent le courage & les eſpérances. Le feu en devint plus violent par-tout: par-tout les Patrouilles militaires étoient repouſſées avec perte, au point que vers les 6. heures preſque tout le bas de la Ville étoit au pouvoir de la Bourgeoiſie & très-peu de Militaires y faiſoient encore réſiſtance.

Le Général d'armes prêt à tout, mais dans une poſition inutile, témoin de la fuite de ſes Soldats, entendoit un feu terrible dans tous les quartiers de la Ville, mais ignoroit la nature des combats, l'endroit où ils ſe donnoient, le péril des ſiens, la force des Bourgeois & ne pouvoit envoyer aucun ſecours nulle part. Tout ce qui ſe détachoit du corps de l'armée, fourniſſoit matiere à une nouvelle attaque, chaque compagnie trouvoit ſon ennemi qui l'acceuilloit & en augmentoit toujours à coup ſûr ou le nombre par la déſertion, ou les Lauriers par ſa défaite. Dans une poſition véritablement auſſi critique, le Général d'armes ne ſachant quoi faire pour un mieux, prit le parti de demander des conférences au ſieur Baron *Vander Haeghen*. Ils s'entendirent, & vers le 7. heures ils convinrent d'établir pour la police une ligne idéale qui ſeparoit la ville haute occupée par les Militaires de la ville baſſe au pouvoir des Bourgeois; & ils arrêterent que ni les patrouilles Militaires en deſcendant, ni les Bourgeoiſes en montant ne pourroient outre-paſſer cette ligne; ſauf cependant que chaque garde Militaire reſteroit dans le bas de la Ville maitreſſe du poſte qu'actuellement elle occupoit & y veilleroit à ſa conſervation; par ce

ſingulier arrangement, le Général d'armes mettoit en quelque façon le gros de ſon armée hors d'inſulte pendant toute la nuit & expoſoit les poſtes de la maiſon de Ville, de la porte de Flandre & de Laeken &c. à être ſucceſſivement attaqués par les forces réunies des Patriotes.

Peu après 7. heures il entra en Ville par la porte de Flandre un corps de 600. hommes environ du Régiment de *Bender* venant d'Aloſt. Il eut été facile aux Bourgeois de harcéler, d'attaquer, de répouſſer cette Troupe haraſſée ; mais ſoit par mépris, ſoit par des raiſons que juſqu'ici l'on n'a pas déclarées, une Compagnie Bourgeoiſe les précéda, une autre les ſuivit juſque à la ligne de démarcation convenue entre les deux Commandans, & pendant leur traverſée par la rue de la Magdelaine juſqu'à la Place Royale, aucun coup de fuſil ne fut tiré ſur eux.

Dès que cette Troupe eut paſſé le terme conſtitué aux deux partis, les Bourgeois ſe replierent ſur la porte de Flandre, l'attaquerent, l'emporterent preſque tout d'un coup; les Troupes, qui y étoient, poſerent les armes & ſe rendirent à la Patrie. La plûpart enfilerent de l'inſtant même le chemin de la Flandre, crierent, VIVENT LES PATRIOTES, en reçurent les *à revoir*, les adieux, le ſalut, des ſecours & ſe quitterent dans des élans d'amitié & de cordialité comico-patriotique (*). Pluſieurs autres petits poſtes occupés par les Impériaux ſont ſucceſſivement emportés. La porte de Laeken, le Couvent des pauvres Claires ſont les prix de leur inexplicable bravoure.

Toute la Ville étoit illuminée, de cent pas à cent pas étoient diſtribuées des Patrouilles Bourgeoiſes. Les Patrouilles Militaires aux environs de la grand'place faiſoient un feu preſque continuel: la rencontre des autres par-ci par-là occaſionnoit à chaque inſtant de nouvelles fuſillades ; il étoit tard, mais rien ne pouvoit contenir la bravoure & le deſir de vaincre de ces hommes

---

(*) Pluſieurs de cette Troupe gaillarde arriverent le lendemain à Gand & nous regalerent de cette anecdote confirmée par des Lettres particulieres.

nés héros & déterminés à mourir ou à venger la Liberté. Vers les 10. heures, l'attaque de la grand'place est résolue; 300. hommes environ du Régiment de *Ligne*, quatre pieces de canon la défendoient. Le Baron *Vander Haeghen* se met à la tête de ses braves champions, marche, entreprend l'attaque, la dirige avec tant de force & de prudence, qu'il brave le Militaire & les canons, C'est ici le moment le plus terrible & le plus alarmant pour la Ville; quatre pieces de canon tonnent, le tocsin sonne, la mousquetterie répond, mille cris remplissent les airs, les cœurs sont glacés d'effroi, le feu est si violent, que le Général *d'Alton* crut devoir envoyer du secours à la place. Il détache une autre Compagnie de *Ligne* du fond du Parc par la place de Louvain. l'Officier intrépide, enfant du Pays, mais victime de son devoir, s'avance à travers mille périls; il trouve à chaque pas des hommes aussi intrépides que lui qui l'arrêtent; 13. fois il fut attaqué, il fit 13. décharges avant d'arriver à son poste; 7. des siens tombent roides morts, l'un sur lui, l'autre sur ses pieds, les autres à ses côtés; ses bottes & ses habits en dégoutent de sang. Arrivé sur la place, l'Officier de Garde voyant des armes & ne reconnoissant pas l'Uniforme Autrichien, le fait coucher en joue par sa Troupe. Celui-ci épouvanté, crie son nom d'une voix terrible, il est reconnu, sa voix fait relever les armes & la jonction se fait. Ce renfort ne découragea point, mais sembla ajouter une nouvelle vigueur, une nouvelle matiere de triomphe à nos infatigables héros. Le feu redouble, les décharges se succédent sans interruption, leurs bras se multiplient & en moins d'une demie heure de tems la Garde est forcée de céder & d'en venir à une Capitulation. Après plusieurs pour-parlers il fut convenu que le Militaire abandonneroit la place avec armes & bagages; ils firent leur retraite avec deux pieces de canon, abandonnant les deux autres aux Bourgeois, qui les remonterent soudain pour servir à leur défense. Dès que la Capitulation fut signée, loin de se livrer à la rage qui avoit caractérisé les Troupes Impériales dans les autres Villes, toutes les portes furent ouvertes & cha-

que Patriote porte du vin & des rafraîchiſſemens à ceux contre qui il avoit combattu.

Il étoit paſſé minuit, & la petite Troupe victorieuſe demande à cor & à cri d'être conduite à l'attaque des poſtes établis ſur les hauteurs & du Parc même ou il ſe trouvoit encore environ 6000. hommes; mais le Général *d'Alton*, qui avoit écrit à l'Empereur, „ qu'il pouvoit facilement retirer & „ conſerver ſon Armée, & laiſſer aſſez de monde „ dans Bruxelles pour la mettre en feu, recueillir „ une partie de ſes cendres & les préſenter à S. M.„ offrit au Baron *Vander Haeghen* une ſuſpenſion d'armes, promettant de faire ceſſer entierement le feu de ſes Troupes s'il vouloit contenir les ſiennes: *Vander Haeghen* accepte une treve juſqu'à neuf heures du matin. Mais ſa petite Troupe vomit les injures les plus atroces contre lui, au point de le nommer traitre, ce ne fut qu'après 2. heures qu'il parvint à les perſuader. Dès lors ſuccéda le calme & l'ordre le plus régulier dans toute la Ville: exceptez que l'on entendit encore de tems en tems quelque coup de fuſil ou du rempart ou de patrouilles qui ſe rencontroient. Depuis 6 juſqu'à 9 heures, tout reſta dans une profonde tranquillité. Pendant toute la nuit les Magiſtrats ne firent qu'aller & revenir chez le Général d'armes pour tacher de prendre des meſures ſalutaires & retablir la tranquillité: mais ſans ſuccès. Les neuf heures, terme de la treve, étoient ardemment deſirées par la brulante jeuneſſe Patriotique & comme la cloche ſonne le premier coup, les décharges d'Artillerie & de Monſquetterie tirent à l'uniſſon & chaque minute leur donne de nouveaux ſuccès: à onze heures ils étoient maîtres des eſcaliers & cimetiere de Ste. Gudule. 15 à 20 hommes ont hazardé cette attaque. Pluſieurs ſoldats ſe rendirent à eux, le reſte eſt repouſſé à force ouverte. Vers la même heure les Caſernes du vieux marché furent évacuées. Les femmes des Soldats y avoient mis le feu: les Bourgeois l'éteignirent. A midi ils ſe rendirent maitres de la place de Louvain: malgré les efforts étonnans qu'il fallut faire pour obtenir ces deux victoires, les Militaires n'en étoient pas moins harcélés du

coté de la place Royale : le milieu du Parc seul n'étoit pas attaqué. (*)

Entre-tems le Général *d'Alton* & les Colonels de ses Regimens s'étoient assemblés chez le Ministre : celui-ci avoit écrit aux Magistrats, celui-là à M. *Vander Haeghen* pour leur faire des propositions d'accommodement. Les conférences se poursuivoient, la désertion continuoit, *d'Alton* craignoit du nouveau secours de la Flandre, du Haynaut, de toutes les Villes voisines: le premier projet d'accommodement avoit été inutile : les cinq Doyens des sermens, les Avocats *Vander Noot* & *Drugman*, Mr. *Vander Haeghen* sont chargés de la part du Ministre d'aller faire de nouvelles propositions aux Magistrats: pendant qu'ils sont en marche, le Ministre abandonne son Hôtel, se joint à *d'Alton*, qui vers une heure prend le parti de faire sa retraite. Le mouvement des Troupes étoit perceptible & à 2 heures & demie, il ne restoit ni canon, ni soldat, ni dragon sur le Champ de Bataille. La petite Troupe Victorieuse poursuit cette Armée fugitive qui s'achemine vers Namur jusqu'à hors des portes. Les Vainqueurs prennent & tournent sur les fuiards la superbe batterie qu'ils avoient dressée sur les remparts pour la destruction de la Ville : Bien-tôt après tous les Magazins Militaires, les munitions de Guerre & de bouche, le Tresor Royal, & de la chambre des Comptes, la caisse du Régiment de *Murray*, l'Hôtel du Ministre, du Général *d'Alton* & généralement toutes les places où se trouvoient des armes, des dépôts, papiers ou provisions, furent saisis & gardés par des corps Patriotiques que les sieurs *Vander Haeghen* & *Schiplaeken* y distribuerent sur le champ, avec une intelligence & une présence d'esprit qui fera leur éloge à jamais. Mr. le Baron *Vander Haeghen* se rendoit au Magistrat & passant par la place Royale, il y vit avec surprise la fuite des Troupes & y ordonna tout à propos ce qu'il falloit faire pour la

(*) Plusieurs Lettres m'ont marqué que les habitans avoient ouvert des communications dans toutes les maisons qui donnent sur le Parc, pour en faciliter l'attaque, mais que le départ des Troupes a rendu cette précaution inutile.

conſervation des Tréſors & d'une Ville que ſa prudence & ſa bravoure venoient de conquérir. L'ordre qui s'établit d'abord par-tout eſt étonnant: cette importante conquête couta peu de ſang: les munitions en tout genre que l'on trouva ſont immenſes; l'on n'en ſait pas encore la juſte évaluation: rien n'eſt pillé, tout eſt conſervé. Une grande partie des archives miniſtérielles, monument plus précieux que les autres tréſors, ſont au pouvoir de la Nation.

Parmi ces très-précieuſes archives, il ſe trouve un Livre, le Livre des Livres: l'iniquité de Babilone, le Fardeau de Moab, le Fardeau de Damas, de l'Egypte, du déſert de la Mer, de la Vallée de Viſion (*). Ce Livre eſt le ſacré dépôt de toutes les trahiſons tramées contre la Patrie, la liſte des traitres, l'enregiſtrement des crimes, le répertoire des criminels, la honte des factions anti-conſtitutionelles, la gloire des vrais Patriotes, l'humiliation, la dégradation des accuſateurs, l'exaltation, l'honneur des accuſés. *Væ qui profundi eſtis corde, ut a Domino abſcondatis conſilium: quorum ſunt in tenebris opera & dicunt: quis videt nos & quis novit nos? Et audient in die illâ ſurdi verba libri & de tenebris & caligine oculi cœcorum videbunt.*

Pour ſe former une juſte idée de ce fameux répertoire de trahiſon de nos freres, il faut ſe figurer d'abord un ample, un vaſte *in-folio* grandiſſime papier impérial. Cet *in-folio* eſt diviſé en autant de quartiers qu'il y avoit de Provinces Belgiques ſoumiſes à S. M. chaque quartier eſt ſubdiviſé en autant de parties qu'il y a de Villes dans chaque Province: & ces parties ſont encore ſubdiviſées en autant de numéros qu'il y a de délateurs dans ces Villes qui ont écrit & de délations à y conſigner. Ces numeros ſont arrangés par titres, & ces titres ſont rapportés dans un *index* très-judicieux, qui montre au premier coup d'œil le nom du délateur le ſujet de la délation le numéro, page, quartier, Province où elle ſe trouve.

(*) Voyez Iſaie chap. 13., 15., 17., 19., 21., 22. Ibid. 29. ℣. 15. 18.

Jamais l'iniquité ne fut plus en ordre que là. Un seul exemple fera connoître tout le reste, & en donnera une simple mais juste idée.

FLANDRE.

Les Députés des Etats demandent de lever 2000. hommes aux fraix de S. M. Fol.... N. 602

Lettre aux Députés des Etats de Flandre pour tenir leurs Assemblées à Bruxelles. N. 684.

Gand.

Manifeste à brûler à Gand. N. 640.

On voit dans ce No. que le Ministère s'est trouvé fortement déconcerté, parce qu'il n'avoit pu parvenir à faire brûler ce Manifeste. Le Procureur-Général *Maroucx* s'en plaint au Ministre en traitant la resolution du Conseil de scandale : il dit, que le Gouvernement doit y pourvoir par une autre Lettre. Il avance que la représentation a été trouvée par la pluralité aussi injurieuse au Souverain (*) que le Manifeste même. *Pulincx* écrit au Ministre, qu'il y a eu cinq voix pour faire une représentation, & seulement deux pour faire brûler le Manifeste ; que d'entre les cinq voix il y en eut une qui voulut que tout fut remis sur l'ancien pied. Il ajoute que le Conseiller *De Grave* en a été le Rapporteur. Le Ministre dans une Lettre à *Maroucx* est fâché contre le Président pour avoir nommé *De Grave* Rapporteur (†). *Maroucx* rend compte de l'affaire & réconcilie le Président avec le Ministre ; celui-ci enfin veut à tout prix qu'on lui suggère les moyens propres à avoir toujours dans le Conseil une Chambre *dont on puisse répondre toujours* (§).

(*) Cette représentation si ferme, si raisonnable, si juste & par cette raison si injurieuse au Souverain, est imprimée & se vend chez la Veuve *P. de Goesin* & Fils dans la Veldstraete à Gand.

(†) *Bonus in pravo concilio ut testis in re turpi voces & opera præcludit.* Un homme de bien dans un mauvais conseil comme un témoin dans un acte honteux empêche les voix & les œuvres, dit Pithagore dans ses comparaisons.

(§) Et la résolution de cette chambre auroit suffi sans doute pour donner la sanction à tous les Décrets oppressifs & arbitraires du Gouvernement ! Ces Décrets auroient ordonné l'enlevement de nos personnes, le bannissement, l'exil, la mort de bons Citoyens : cette chambre au nom de tout le Conseil y auroit souscrit. Que devenoient ceux

Toutes ces particularités feront rendues publiques par l'impreffion des pieces, mais plus tard.

. . . . . Demande payement de fes Gages & des Directions. N. 844.

Dominicains dont un nommé *Stevens*, préfentement à Courtray, propos féditieux. N. 504.

Diericx, Préfident abfent. N. 543.

Se trouve à Oftende. N. 550.

Indemnités de pertes. N. 837.

Craint d'être fommé par les infurgens pour reprendre fa place. N. 908.

N. B. *D'hoop*, *Maroucx*, *Pulincx*, *Van Volden* ont tous écrit pour témoigner la même crainte. Que veut dire, fur quoi peut être fondée cette crainte ?

Maroucx Commiffaire à établir pour les Chaffeurs à Gand. N. 479.

Vente de l'Eftampe de *Vander Noot* à Gand. N. 490.

Pulincx detenu à Gand. N. 909.

Lettre d'un affidé de Gand détaillant plufieurs objets. N. 963.

St. Nicolas, Waes.

Les Patriotes y font entrés, felon les rapports de MM. *van O.* & *G.* N. c.

Audenaerde.

Envoye 130. hommes armés à Gand. N. 1061.

---

des Confeillers qui fe feroient montrés incorruptibles, dignes de leur charge, défenfeurs des droits de la Nation. Ils étoient & n'étoient plus. Ils étoient pour la forme, ils n'étoient plus parce qu'ils n'étoient pas confultés. Leur exiftence même étoit une injure de plus pour eux & pour la Nation. Pour eux, parce qu'ils auroient paffé pour donner leur confentement au plus abominable manege de la tyrannie que leur cœur auroit deteflé; à la Nation parce qu'elle auroit été dépouillée de fes droits de fureté, propriété, Liberté fous l'appareil impofteur de droit & fentence. N'eft-ce pas détruire les loix par les loix mêmes, faire fervir les plus facrés garants de la Société à l'anéantiffement de la Société, nous écrafer tous en un mot, par les moyens mêmes, que nous reclamions fans ceffe pour nous conferver. BELGES, concevez, s'il fe peut, la profondeur de l'iniquité qui vous a gouvernés, l'abyme où l'on a voulu nous précipiter, le cœur de nos Freres qui fe font prêtés à feconder les vues de nos Tyrans, & les actions de grace infinies que nous devons à ceux qui nous défendent ou qui nous ont défendus.

Raepsaet, plusieurs Griefs à sa charge. N. 511. 555. 603. &c.

Félicitations faites à son retour. Entretien avec *Vander Noot*. N. 870.

Ainsi de toutes les autres Villes. Tous ceux qui ont écrit quelque chose pour les nouveaux systêmes contre les Patriotes ou la Patrie, se trouvent nommés dans ce Temple de Mémoire, ils y figurent selon leur No.; leurs lettres, leurs signatures s'y trouvent en nature, & plût à Dieu que les circonstances permettent de les imprimer bientôt. *Quid enim non audeo dicere quod facere non erubescis*, disoit Diogene à un méchant homme.

Gand le 25. *Décembre* 1789.

Hier vers le soir nous aprimes l'agréable nouvelle que l'immortel asserteur de notre liberté alloit arriver dans cette Ville. Aussi-tôt une joie secrete s'empare de tous les cœurs & chacun est dans l'impatience de voir celui par qui il se croira vivre désormais : les atteliers se désertent, les ouvriers abandonnent leurs travaux, sortent de la Ville & aussi loin qu'ils peuvent volent à la rencontre du Libérateur de la Belgique. Contraint de marcher au pas pour ne pas fatiguer les gardes qui se disputoient l'honneur de l'escorter & arrêté à chaque instant pour recueillir les honneurs & les applaudissemens si justement mérités de la part d'un peuple qui sent tout ce qu'il lui doit, il n'arriva que vers les sept heures du soir à Gand. Leurs Hautes Puissances, les Etats de Flandre avoient fait distribuer une quantité innombrable de flambeaux à des éclaireurs & ouvriers qui se porterent à plus d'une lieue de la Ville & y formerent deux longues lignes de feux ambulans qui offrirent un des plus charmans spectacles : M. M. les Membres du Comité Général l'allerent recevoir & complimenter à un quart de lieue des portes & un train considérable de voitures l'accueillirent & l'accompagnerent. Là un Peuple infini détela les chevaux de sa voiture comme peu dignes de mener un si Grand Homme & la traînerent par les principales rues de la Ville, la Cavallerie Nationale lui servit de Garde Prétorien-

ne avec les quatre Sermens qui avoient pris les armes. Dès qu'il fut arrivé aux portes, la grosse cloche du Beffroi en donna avis à tous les Citoyens, toutes les autres cloches y répondirent, mille cris portent jusqu'aux nues le nom de *Vander Noot*, les rues sont pleines, les portes, les fenêtres des maisons regorgent de monde, les salves de canons, les décharges de la mousquetterie ne discontinuerent pas jusqu'à minuit; la Ville étoit illuminée & la lune même honteuse d'avoir jusqu'alors caché ses rayons sous d'épais nuages, paroît tout à coup resplendissante & met le comble à la joie publique par sa sérénité. Arrivé à la maison de Ville au milieu des deux hayes de Citoyens, de Volontaires armés, de flambeaux & de torches ardentes, il mit pied à terre & si j'ose me servir de l'expression de l'Orateur Romain, il fut porté sur les épaules de la Nation jusqu'à la chambre des Etats. Un battement de mains universel, mille cris de joie & d'acclamation, mille bénédictions le suivirent & causerent dans l'ame des Spectateurs une émotion qu'il est plus aisé de sentir que de peindre. Mr. *Petit*, Chanoine de St. Bavon, qui étoit dans sa voiture, le présenta aux Etats comme l'Asserteur de la Liberté Belgique : il reçut & rendit le compliment analogue aux circonstances & l'on remarqua avec autant d'édification que de plaisir qu'il ne s'attribuoit aucun mérite de ce qu'il avoit fait, mais rapportoit tout à un secours tout particulier de la miséricorde divine. Après un entretien secret avec les principaux membres des Etats, il alla prendre son logement chez Mr. le Chanoine *Petit*. Ce matin il assista à la Grand'messe dans l'Eglise de St. Bavon célèbrée par Mgr. l'Evêque, avec une dévotion vraiment exemplaire & repartit enfin vers le soir pour Bruxelles au bruit des salves de canon, sous l'escorte de notre Cavalerie Nationale qui l'accompagnera jusqu'à Alost. Ce grand Homme avant de partir nous donna l'assurance que nous aurions le bonheur de le revoir, le quatre du mois prochain.

Déclaration servant de Manifeste pour les Etats de Tournay & Tournesis.

LES TRENTE-SIX BANNIERES,

FOrmant le Peuple de la Ville & Cité de Tournay & de ses anciennes Banlieues, ont, par l'organe de leurs représentans les Grands Souverains Doyens, Doyens, & Sous-Doyens de la Chambre des Arts & Métiers de cette dite Ville, déclaré & déclarent l'Empereur Joseph II. déchu de sa Souveraineté de la Ville, Cité & Seigneuries dudit Tournay & de ses anciennes Banlieues.

Mandent & ordonnent, en conséquence, aux Prévôt & Jurés, Mayeur & Echevins de cette Ville, & à tous autres qu'il appartient, que les présentes soient publiées & affichées ès lieux accoutumés, & par-tout où besoin sera, afin qu'elles soient connues, & que personne n'en prétexte cause d'ignorance.

En foi de quoi ont fait apposer le grand scel de ladite Chambre des Arts & Métiers, & la signature de son Greffier. Ce vingt-six de Décembre mil-sept-cens-quatre-vingt-neuf.

Signé, A. J. PHILIPPART, Greffier.

Y étoit appendu le grand scel de ladite Chambre, sur cire verde.

Imprimatur. G. B. A. Schellekens, *Greffier du Comité général. Ce* 27. *Décembre* 1789.

BULLETIN OFFICIEL.

Affaires Belgiques jusqu'au 25. *Décembre* 1789.

LA Ville de *Bruxelles* étoit délivrée de sa Garnison, mais non pas de tout sujet d'alarme. Le peuple accoutumé à n'entendre que des récits d'horreur & des vexations de la part du Militaire, ne pouvoit se croire hors de péril, tandis qu'il y avoit encore des Troupes dans les environs de la Ville. Ce qui sembloit réaliser tous ces sujets de crainte, c'est que par un aveuglement d'esprit, qu'on ne peut attribuer qu'à l'éternelle Sagesse de Dieu qui veilloit à notre conservation, la Garnison fugitive, loin de se tenir en corps, s'étoit dispersée en plusieurs divisions & portée sur différens endroits, sans doute dans l'espérance de se pourvoir plus aisément de vivres. Mais comme plusieurs bruits s'accordoient à dire, que des détachemens militaires reparoissoient à toutes les portes de *Bruxelles*, le peuple passoit d'alarme en alarme & se persuadoit d'être plutôt dans une Ville assiégée que dans une Ville rendue & conquise. En effet, le Général *d'Alton* avec le gros de l'Armée prit la Chaussée de *Namur* & porta le fer & le feu dans le Village d'*Issel*: ses Soldats y massacrerent le Curé & plusieurs habitans & n'abandonnerent ce malheureux endroit que par la crainte inexplicable qu'ils avoient des Patriotes, de qui ils se croyoient poursuivis. Le Major *Broeta* & environ 600. hommes du Régiment de *Bender* se porta vers le Haynaut avec deux pieces de Canon; se traîna avec une difficulté incroyable dans quelques Villages d'alentour, & les Paysans prenant les Soldats qu'ils voyoient arriver, pour les meurtres & les incendies qu'ils craignoient de voir commettre, prennoient la fuite; plusieurs même, avant d'avoir vu l'ennemi, vinrent apporter jusqu'à *Gand*, où ils demandoient du secours, l'objet de leurs appréhensions pour des réalités. Comme ces deux divisions de l'Armée du Général *d'Alton* ont donné occasion à plusieurs anecdotes, qui décélent l'esprit & le courage de la Nation, nous suivrons la marche des choses & nous les développerons selon leur ordre.

Leurs Hautes Puissances les Etats de Flandre,

informées du péril qui menaçoit la Ville de *Bruxelles*, y avoient envoyé un renfort de 3. à 4000. hommes aux ordres du Marquis *De la Rosiere*. Cette petite Armée de Héros partit de *Gand*, le 12. de Décembre, à 11. heures & demie du soir, & arriva à *Alost* vers les cinq heures du matin, au bruit de toutes les cloches & aux acclamations de tous les habitans: il s'y tint d'abord un Conseil de Guerre, dont la résolution fut de détacher de suite 300. hommes pour aller renforcer la Garnison de *Termonde* qui n'étoit que de 100. hommes. Différens rapports faisoient craindre que les fuiards de *Bruxelles*, qui se jettoient où ils pouvoient sans but & sans direction, n'y portassent quelquefois le désordre. Ce renfort s'y rendit sous les ordres de Mr. *Van Rossem* Fils. Le dimanche 13., à 7. heures & demie du matin, nos infatigables Soldats se remirent en marche & arriverent à *Bruxelles* vers les 5. heures & demie du soir. Tous les honneurs, toutes les démonstrations de joie & d'allégresse, toutes les acclamations dont un peuple reconnoissant & valeureux dans les premiers transports de sa victoire n'est pas même le maître, accueillirent cette petite troupe d'amis, de freres, de concitoyens déjà couronnés du Laurier de la Liberté. Leur premier exploit fut de publier *le Manifeste du Peuple Brabançon* à l'endroit même de la grand'-Place, où le Bourreau l'avoit laceré & brûlé quelques jours auparavant. La nuit se passa dans la joie & dans la tranquillité.

Le lundi 14. dès la pointe du jour différentes nouvelles rapportoient qu'un gros corps d'ennemis reparoissoit du côté de la porte d'Halle. Nouvelle alerte, nouveau courage: on court aux armes. Quelque tems après on vient assurer que c'est le Général *d'Alton* lui-même avec 1500. hommes environ. Les uns disoient que honteux d'avoir abandonné *Bruxelles* à une poignée d'hommes mal-aguerris ou enragé peut-être de ne pas y avoir fait tout le mal qu'il avoit promis à son Maître de faire, il cherchoit à se jetter sur une porte de la Ville & s'en ressaisir; d'autres, que la nécessité & le besoin de vivres, qui pressoit son Armée à *Génappe*, où il n'avoit pu obtenir la

contribution de 300000. florins qu'il avoit exigée, le forçoit de fourager & piller les Villages voisins; & d'autres enfin, qu'il cherchoit à rejoindre le Major *Broeta*, qu'il étoit étonné de ne pas revoir & qui s'étoit rendu aux valeureux & intrépides Hallois, comme nous verrons ci-après.

Quoiqu'il en soit, nos braves Gantois, impatiens de se signaler, demanderent l'honneur de l'aller combattre. Mais l'alarme étoit fausse & *d'Alton* étoit à 7. lieues de là.

Le même Général voyant qu'il ne pouvoit subsister plus long-tems dans la Mairie de *Génappe*, avoit donné ordre au Comte *de Cloë* d'aller se saisir de *Nivelles* & de la mettre à contribution. Dans ce dessein, celui-ci part dans la matinée du 13. & s'avance d'un ton ménaçant. Les habitans de Nivelles, avertis de ses desseins, prennent les armes, ferment leurs portes & lui en refusent l'entrée. l'Autrichien parle beau, ménace; le Magistrat prudent rassemblé par les circonstances lui députent le Comte de *Leau*, pour l'avertir du péril qu'il y avoit d'avancer; que la Bourgeoisie résolue à vaincre ou à mourir, l'attendoit de pied ferme, & que s'il s'opiniatroit à vouloir poursuivre son dessein, il n'échapperoit aucun homme du corps qu'il commandoit. l'Autrichien qui avoit appris par expérience, que tous les Belges étoient gens à tenir parole, demanda à entrer seul dans la Ville. Le Magistrat se détermina sans peine à lui accorder sa demande: mais pour offrir à ses yeux un appareil capable de parler à son cœur, il fit d'abord marcher toute la Bourgeoisie du côté de la porte par où il devoit entrer, l'arrange en plusieurs petites compagnies vers la porte & plus loin en deux haies, qui se perdoient par leur longueur. Les rues se dépavent & n'offrent que des précipices à l'entrée; plus avant les fenêtres chargées de pierres, des tas de tonneaux, de cailloux, de terre accumulée à la hâte, présentent l'appareil le plus effrayant. *Cloë* est introduit dans cet état de choses. Il est saisi & récule trois pas en arrière à la vue de ces dispositions guerrieres. A son aspect un murmure terrible se fait entendre parmi la populace; quel-

ques compagnies font femblant d'avancer fur lui, quelques-uns baiffent leurs armes, comme pour le coucher en joue : *Cloë* épouvanté des apparences ne jugea pas à propos d'en attendre la réalité : il partit fur le champ, trop content de ne pas être pourfuivi dans fa retraite.

De l'autre côté les valeureux Gantois partis de *Bruxelles* dans la matinée du 15., s'avançoient fierement fur *Génappe* dans le deffein d'y attaquer le Général *d'Alton*. Des chanfons Patriotiques par lefquelles nos braves guerriers trompoient & le tems & les fatigues de leur marche prouvent combien grande étoit la fécurité de leur cœur & la joie de rencontrer leur ennemi : leur attente fut encore trompée ; *d'Alton* informé de leur approche fait battre la générale, plier bagage, marcher ; fa retraite fut fi précipitée que la paille dans laquelle fes foldats étoient couchés, étoit encore chaude quand les nôtres arrivoient. Les Patriotes fuccéderent dans la place des foldats, *le Marquis de Rhodes* dans celle du Général *d'Alton* ; il mangea le fouper qui lui étoit fervi & coucha dans le lit qui lui étoit préparé. De forte que les Payfans ne s'apperçurent du changement de leurs hôtes qu'à la couleur des habits & le changement d'uniforme. Les deux armées fugitives de *Génappe* & de *Nivelles* fe réjoingnirent *aux Quatre-bras* (*) & continuerent leur route fur *Namur*. Le 16. on reçut ordre du Général *Vander Meerfch*, de s'arrêter deux jours à *Génappe* afin de tomber au même inftant fur *Namur* avec toutes les forces des deux armées. Entre-tems il fut réfolu d'envoyer Mr. *de la Rofiere* dans le Haynaut afin d'y récruter. Il fe mit d'abord en marche pour *Nivelles* avec une Compagnie. Se montrer pour lui, fut recevoir des applaudiffemens, des félicitations, des bénédictions de tout le Peuple : & propofer le fujet de fon voyage, étoit recevoir des renforts : 1500. Montois, 2000 Payfans fe joignent à l'envi à fa pe-

(*) On appelle *Quatre-bras* l'endroit où la Chauffée de Charleroi à Bruxelles & celle de Nivelle à Namur fe croifent, à 6. lieues de cette derniere Ville.

tite légion: ſa troupe s'augmente à chaque pas qu'il fait.

Le 18. à 9. heures & demie du matin, nos braves champions partent de *Génappe* pour porter toutes leurs forces ſur *Namur* : aux *Quatre-bras* Mr. *De la Roſiere* réjoignit l'Armée. Encouragé par la gaîté & la réſolution de tout ſon monde, il marche juſqu'à *Namur* ſans faire halte. Et comme ſi la terreur les eut dévancés, ou que leur approche ſuffiſſe pour mettre les Impériaux en fuite, un avant-poſte de 700. hommes environ, placé au *Fauxbourg de Belgrade*, ayant apris pendant la matinée que notre avant-garde alloit arriver & qu'il y avoit des Patrouilles Patriotiques dans les environs, abandonna ſon poſte avec une rapidité inconcevable & communiqua à toute la Ville l'épouvante qui le chaſſoit. Auſſitôt le Général *d'Alton* donna ordre d'évacuer la place. Soudain la garniſon plie bagage, abandonne magazin, munitions, 5 pièces de canon enclouées qu'elle croyoit n'avoir pas le tems d'emporter avec elle, & ſe diviſant en deux colonnes enfile les deux différens chemins de *Luxembourg*; la Ville étoit évacuée environ ſix heures avant que nos gens ne puſſent y arriver.

Mais l'illuſtre Général *Vander Meerſch* y étoit entré une heure plutôt. Parti de Louvain le 17, il étoit venu loger à *Incourt*. Le 18 il partit de grand matin pour *Namur*, chemin faiſant il fut averti que la Garniſon montoit à environ 4000 hommes munis d'une forte artillerie & pourvus de toutes les choſes néceſſaires pour faire une vigoureuſe réſiſtance. Cet homme qui n'a jamais connu de péril, exhorte ſa Troupe à prendre courage & à s'avancer, & comme pour donner l'exemple, il paſſe ordre à ſon Ajudant *Meſmaeker* d'aller en avant avec un Capitaine & 50 dragons. Celui-ci fut informé à 2 lieux de *Namur* que l'ennemi évacuoit la place & qu'il partoit avec armes & bagages. Auſſi-tôt il double le pas; arrivé aux portes il range ſa petite troupe en ordre de Bataille & entre en Ville de cette maniere, à-peu-près une demie heure après que l'arriere-garde des Autrichiens en étoit ſortie. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la joie de ces braves & bons Citoyens

à la vue de leurs Libérateurs : on venoit avec des Lauriers à leur rencontre : toutes les femmes, les filles, les principaux de la Ville, leur crioient de toute part *bien venus*, les complimentoient malgré que l'adjudant fit mille efforts pour leur faire comprendre que le Général étoit par derriere encore à 2 lieues de la Ville, que c'étoit à lui qu'ils devoient tout attribuer: la foule augmentoit, on faisoit des feux d'artifice, la garde Bourgeoise formoit une haye jusqu'au marché; l'Adjudant s'adressa d'abord aux Députés des Etats à la Maison-de-Ville pour préparer les Quartiers pour toute l'Armée & dès que ses arrangemens furent pris il retourna aux portes: Mr. *Vander Meersch* venoit d'y entrer avec toute l'Armée vers les 4 heures. Alors l'allégresse est à son comble, on n'entend qu'une voix universelle qui crie, *vive Vander Meersch*, *vive les Patriotes*! Les jeunes filles leur jettoient des bouquets, les femmes tournoient leurs mouchoirs blancs, les hommes jettoient leurs chapeaux en l'air : c'étoit le premier élan de la LIBERTÉ : au même instant arriva une députation des Etats, pour complimenter le Général & le conduire à la Cathédrale où Monseigneur l'Evêque le complimenta également & ensuite entonna le *Te Deum*, en actions de graces d'une si heureuse délivrance. Vers les cinq heures arriverent les *Gantois*: nouvelles acclamations, nouvelles expressions de joie de la part du Peuple. Après le *Te Deum*, le Général & toute sa suite fut réconduit au quartier général où la Ville avoit fait préparer un brillant souper. La nuit pour laisser le repos aux Patriotes, les Bourgeois monterent la garde, firent la patrouille & maintinrent la tranquilité dans la Ville.

Le 19. au matin le Général *Vander Meersch* assembla un conseil de guerre, où il fut résolu de se mettre d'abord à la poursuite des fuyards & ne leur donner aucun relâche. Les dispositions furent que Mr. *Vander Meersch* suivroit la vieille route sur *Marche* & Mr. *de Kleynenberg* la nouvelle chaussée par *Dinant*. Que Mr. *de la Rosiere* resteroit à *Namur* en qualité de Commandant & que tous les Volontaires qu'il venoit d'amener du Haynaut, seroient loués de leur courage & zè-

le pour la Patrie & renvoyés chez eux jusqu'à nouvel ordre pour maintenir la tranquilité dans leur Pays.

En conséquence Mr. *Vander Meersch* & *Kleynenberg* partirent de *Namur* vers le midi; le peuple les conduisit en les bénissant, souhaitant à haute voix " que le ciel les ramene victorieux, „ sains & saufs, éloigne tout malheur de leurs „ armes & de leurs têtes & les fasse jouir long- „ tems du bonheur qu'ils procuroient à leur „ Patrie. "

Les Impériaux sortis de la Ville le jour d'avant vers les 11. heures du matin; avoient 24. heures d'avance sur nous; cependant à peine le Général fut-il hors des portes, qu'il apprit qu'ils étoient encore à *Emptines* à 6. lieues de là & reprit d'abord l'espoir de les rattraper bientôt. Les chemins étoient impraticables, les pluies continuelles en avoient rempli tous les trous d'eau & de boue, battue par les Autrichiens, qui y avoient passé la veille avec une artillerie considérable; ce qui formoit une espèce de bouillie liquide & ténace qui attachoit au sol le pied qui s'y enfonçoit. Cette boue couvroit presque par-tout le soulier, en plusieurs endroits montoit jusqu'à la cheville & quelquefois même jusqu'à mi-jambe. Cependant leur courage surmonte toutes les difficultés; ils arrivent vers le soir à *Natoye* à 5. lieues de *Namur*. Dans ce malheureux gîte pour combler les fatigues de la journée, il n'y avoit rien à manger & à boire; rien pour se chauffer; les Impériaux avoient tout pillé, volé, emporté, détruit. Ils avoient cassé dans quelques maisons jusqu'aux chaudrons, jusqu'aux marmites, jusqu'aux fours pour empêcher qu'on n'y cuisît quelque chose & ôter par là aux Patriotes tous les moyens de les poursuivre. Le Général & sa suite prirent leur quartier chez le Curé. La rage des Impériaux s'étoit principalement exercée sur sa maison; il n'y restoit exactement rien de tout ce qui peut servir à sustenter la vie humaine. Le reste de l'armée transis de froid, harassés de fatigue, pressés par la faim, se contentoient d'être à couvert dans des maisons,

ou se retiroient dans les censes & se couchoient dans les écuries pour y participer à la chaleur naturelle que les bêtes y causoient.

Vers le minuit le Général informé qu'un gros d'ennemis étoit encore à *Emptines*, demanda toutes gens de bonne volonté pour l'aller déloger; après quelques instances & quelques prieres il se présenta une centaine d'hommes déterminés. L'Adjudant *Mesmaeker* se met à leur tête avec deux pièces de Canon. L'obscurité étoit si grande qu'ils ne se voyoient pas l'un l'autre & ne pouvoient marcher qu'à tâtons, crainte de rencontrer quelque précipice. Les chemins étoient brisés, impraticables, ils travaillerent pendant quatre heures pour faire une seule lieue & n'arriverent qu'après les quatre heures du matin. A un quart de lieue du village ils rencontrerent un caisson gardé par dix sentinelles; l'ennemi n'avoit pu l'entrainer à cause qu'il étoit chargé de trop de bagage. Ils se jettent sur ce caisson; les sentinelles prennent la fuite & l'abandonnent. Ils y trouverent de la farine, du pain & d'autres munitions; c'étoit une capture pour eux. Encouragés par ce petit succès ils s'avancent dans le Village: un corps d'environ 500. hommes les y attendoit & dès qu'ils parurent, firent feu sur eux par les fenêtres & les portes d'une auberge où leurs Officiers étoient logés. Une autre partie, de cette Troupe étoit par-ci par-là dispersée dans les autres endroits plus avancés du Village. Notre petit corps intrépide sans commandement & sans ordre saute en trois parties tout au même instant, l'une à gauche, l'autre à droite, le Canon reste au centre & avant que l'ennemi n'ait pu récharger il se vit assailli de trois côtés différents. Le Canon ne tira qu'un seul coup à cartaches; la Troupe se crut enveloppée par l'armée des Patriotes: son Major cria à haute voix, *sauve qui peut*, & au même clin d'œil tout se dissipa, partit, se sauva; l'on vit des Officiers s'encourir en chemise, l'épée nue & augmenter par là la confusion de leur Troupe. La terreur gagne au loin & au large tous les postes Impériaux qui tiennent les envi-

rons. La fuite est générale & chacun part avec autant de désordre & de précipitation, que s'il avoit été lui-même attaqué. Aucun mort ne resta sur la place, plusieurs furent faits prisonniers de guerre, plus encore embarassés dans leur fuite & croyant sans cesse avoir notre épée dans les reins, vinrent se jetter entre nos bras. Quelques caissons chargés de bagages, de farines &c., resterent aussi la proie du vainqueur. La Troupe fugitive ne crut pouvoir regarder derriere soi & reprendre haleine que quand elle se fut retranchée dans la petite Ville de *Marche*. Malgré cette fuite précipitée, les Autrichiens n'oublient ni leur rage, ni leur fureur de mal faire: ils pillent, volent, cassent, anéantissent impitoyablement tout ce qu'ils croient pouvoir nous servir dans les villages par où ils passent. Ils forcent les Paysans à marcher avec eux; ils se jettent en foule sur des chariots pour s'épargner & s'avancer plus vite, enfin les Patriotes ne trouvent plus ni hommes, ni chevaux, ni vivres quelconques, c'est un désert par-tout où ils arrivent fatigués. Le Général *Vander Meersch*, arriva à *Emptines* dans la matinée du 20. Etonné lui-même d'un succès aussi nouveau il se prit à en rendre à haute voix des actions de grace au Très-Haut, au Dieu des armées dont la protection visible nous faisoit précéder par l'épouvante & la mort & suivre par la victoire. La troupe encouragée par l'exemple de son Général demande à continuer sa marche; mais manquant de tout, de vivres pour les hommes, de chevaux pour les bagages & l'artillerie, ils ne pouvoient avancer que pas à pas avec des efforts & des difficultés terribles. Enfin ils arriverent à *Cinay* à 7. lieues de *Namur*. Le Général y éprouva d'un côté tout ce que le besoin peut opérer de dur & de cruel sur le cœur de l'homme, & de l'autre ce que peut le vrai courage & l'amour de la liberté sur l'ame d'un Belge. Il y vit les habitans dépouillés de toute substance déplorer leur sort, & ses Soldats plongés dans une extrême misere leur donner des consolations, du courage, des espérances, conter mutuellement leurs maux passés pour

alléger les souffrances présentes, parvenir enfin à rire de tout & à former des fêtes où présidoit le malheur, où rioit la souffrance, où le besoin & la plus urgente nécessité fournissoient matiere à la joie & à la gaîté. Ces obstacles multipliés, les pluies journalieres, l'insurmontable difficulté des chemins, le manque des choses les plus nécessaires contraignirent le Général de rallentir sa poursuite & d'exhorter ses gens à reserver leur courage pour des tems plus heureux. Il s'y arrêta quelque tems & enfin après que les Impériaux en furent partis il vint établir son quartier Général à *Marche en Famenne* & distribua ses avants-postes dans les environs.

Du côté de *Dinant*, Mr. *De Kleynenberg* rencontroit à-peu-près les mêmes difficultés. Le 19. il vint loger à *Bouvines*. Le 20. il partit pour *Dinant* où la Ville lui accorda libre passage: la Garde Bourgeoise vint au devant de sa Troupe, l'accueillit avec joie & l'escorta en honneur jusqu'à l'autre côté de la Ville. De là continuant sa marche, il vint asseoir son Camp à *Menil-Saint-Blaise*, où il reçut ordre du Général *Vander. Meersch* de s'arrêter jusqu'à nouvelle instruction. Le 25. il reçut un second ordre de faire avancer une Compagnie sur *Liébain*, pour y prendre un poste fixe, une autre à *Lomprez*, une autre à *Voneche*, & de se rendre incontinent à *Cinay*, pour y prendre des arrangemens avec le Général *Vander Meersch*. Ces dispositions étant prises, Mr. *De Kleynenberg* laissa le commandement de sa troupe au Major *Piper* & partit pour *Cinay*, d'où, ne trouvant pas le Général, qui avoit jugé sa présence nécessaire près du gros de son Armée, il se rendit à *Marche*. Ils y résolurent, vu la proximité des Impériaux, dont les Patrouilles venoient souvent escarmoucher avec nos Postes avancés, & sentant de plus en plus la nécessité d'avoir des Soldats enrollés & enrégimentés, de demander du secours aux Etats des Provinces & faire avancer toutes les Troupes possibles, afin de pouvoir tenter quelque bonne entreprise.

Le corps des Impériaux eſt à *Neuchateau*, où ſe trouvent 4. à 500. hommes du Régiment de *Vierſet*. . . . . 500.
De *Clairfayt* . . . . 500.
Deux Compagnies de Grenadiers . . 300.
Des Dragons d'*Arberg* . . . . . 150.
Avec 8. pieces de Canon.
Les Poſtes avancés ſont à *Récogne*, où ſe trouvent 1. Caporal & 6. hommes. 7.
Entre *Neuchateau* & *Luxembourg* 1. Officier & 20. hommes . . . . . 21.

En tout 1478.

Il reſte à *Luxembourg* trois Bataillons complets du Régiment de *Würtemberg*; le troiſieme Bataillon de *Murray* composé de 4. Compagnies. On ne ſait pas ſi les reſtes des Régimens de *Ligne* & de *Murray* n'y ſont pas auſſi. Il y a encore 3. à 400. hommes à *St. Hubert*, ramas de différens Régimens. Toutes leurs diſpoſitions ſont croire qu'ils reſteront campés tout l'hyver; les vivres étant trop chers & trop rares dans *Luxembourg* & n'oſant riſquer de s'y renfermer. Le Quartier de Cantonnement ſera entre *Neuchateau* & *Luxembourg*. On y a déjà tranſporté beaucoup de farines des Magazins de la Citadelle. On diſtribue une pinte de vin, du ris & un ſol d'augmentation par jour à chaque Soldat. Ils paroiſſent fort tranquilles, ainſi que les Patriotes, & tant que les choſes reſteront dans cette poſition, il ne ſe paſſera rien de mémorable dans les deux Armées.

Le 3. de Janvier 1790., le Général *Vander Meerſch* tenta de déloger le poſte qui étoit à *S. Hubert*. Mais y rencontrant des forces ſupérieures aux ſiennes & une Artillerie nombreuſe, il trouva bon pour ne pas riſquer ſon monde, de faire ſa retraite ſur *Marche*. Ce qu'il effectua avec la plus grande tranquillité poſſible ſans perdre aucune ame. Au contraire les Impériaux ayant envoyé des Troupes pour le harceler dans ſa retraite, en eurent 4. de tués, 10. bleſſés & 7. Dragons faits priſonniers. C'eſt cependant de cette retraite, auſſi honorable qu'une victoire, que des mal-intentionnés, comme il ne s'en

trouve encore que trop dans nos Provinces, ont pris occaſion de répandre dans le Public des bruits déſavantageux à la cauſe Patriotique & alarmer à plaiſir les ames crédules & ſenſibles. Il n'y a encore aucun Patriote de mort, ſinon deux ou trois qui par témérité ſe ſont livrés aux coups de leurs ennemis. On ne ſait ce que *d'Alton* eſt devenu : c'eſt le Baron *de Bender* qui commande la Troupe. Mr. *De Kleynenberg* eſt préſentement occupé à reſſerrer les ennemis. La déſertion y recommence avec force, & l'on eſpére qu'avec les renforts que viennent d'envoyer les Etats de toutes les Provinces, nos braves Généraux viendront bientôt glorieuſement à bout de la grande affaire qu'il ont entrepriſe.

Imprimatur. G. B. A. 'Schellekens, *Greffier du Comité Général*.

BULLETIN OFFICIEL.

Affaires Belgiques.

COmme dans ces momens de révolution, tous ceux qui coopérent à la liberté de la chose commune intéressent toute la Nation, tant pour en rétirer la réconnoissance qu'ils méritent que la gloire qui leur est due; nous ne pourrions sans injustice passer sous silence les exploits de la petite Ville d'*Halle* en Haynaut, qui s'est très-avantageusement distinguée, tant par son zèle Patriotique que par le courage de ses habitans. Voici l'exposé fidèle de ce qui s'y est passé.

La nouvelle étant venue à *Halle* que toute la Ville de *Bruxelles* avoit pris la cocarde, cette petite Ville voulut imiter la Capitale. Mr. *de Cassanes* Capitaine de Murray, un Lieutenant, 60 soldats y étoient de Garnison. *Cassanes* voyant que toute la Ville avoit pris la cocarde, qu'il en pendoit à toutes les boutiques de mode, se rend à la maison de Ville & extorque au Magistrat l'ordre de déposer tous ces signes Patriotiques. Orgueilleux de cette victoire il descend, rencontre un honnête homme étranger ayant la cocarde, lui arrache insolemment le chapeau, jette la cocarde par terre. La Populace s'attroupe, une huée générale & ménaçante confond le Rodomont officier, il se retire écumant de rage & va cacher sa honte dans la chambre où il se tenoit. Dès cet instant la défense de porter la cocarde fut inutile; c'étoit une procession continuelle aux boutiques pour s'en procurer, tellement que dès le même soir aucun bourgeois n'étoit sans signe Patriotique. Vers le soir arriva une personne du Comité de *Bruxelles* avec ordre de faire la Troupe de *Murray* prisonniere de guerre. Dix des principaux bourgeois se rendent aussi-tôt chez le Capitaine & son Lieutenant, le saisissent, le désarment & le mettent en arrêt à la chambre du Comité. Au même instant le reste des bourgeois paroissent en armes, s'arrangent près de l'hôtel de Ville: le desir d'être utiles à la Patrie leur donne des ailes & en moins d'une demie heure ils se mettent en devoir d'exécuter les ordres qui

leur étoient prefcrits : ils fe tranfportent d'abord à la maifon dite *Bruyloft-Huys* où les foldats étoient enfermés : on les avertit que leurs officiers étoient faits prifonniers : en conféquence on les fomme de fe rendre fous peine d'être tous maffacrés : ceux-ci épouvantés de l'afpect & du tumulte des bourgeois armés firent quelques pourparlers & fe rendirent ; on les défarma ; on les conduifit dans la chambre de la confrèrie de St. George & on remit les officiers à leur hôtel fous bonne garde. Ceci fe paffa pendant l'après-midi & la foirée du 11.

Le lendemain 12 on conduifit les deux officiers à *Mons*, & enfuite fur la nouvelle que mille Patriotes Montois étoient arrivés à *Braine-le-Comte*, on fe détermina à y tranfporter le refte de la Troupe, charmé de fe débaraffer de ces hôtes. Mais à peine étoient-ils fortis de la Ville, que la nouvelle arriva qu'environ 600. foldats du Regiment de *Bender* étoient arrivés à St. *Pieters-Leeuw* (*) avec deux pièces de canon. Nouveau trouble ! nouveau défaftre ! toute la Ville étoit en alarmes, en mouvement, en confufion. On fe répofoit fur les Patriotes d'*Enghien*, qui étoient venus au fecours de *Halle* au nombre de 150 hommes & deux pièces de canon ; on mettoit également beaucoup d'efpérance dans la valeur des intrépides Montois, toujours prêts à fe fignaler quand le fervice de la Patrie le demande. Mais le tems preffoit : la nuit vers les 11 heures arriva le Curé de St. *Pieters-Leeuw*, pour prendre les mefures les plus efficaces avec le Comité : on convoqua dabord une efpèce de Confeil de Guerre : on prend les avis des chefs de la petite Légion d'*Enghien* ; on envoie une eftafette à *Mons* dans la vue d'attaquer l'ennemi le lendemain de grand matin. Mais tout fut inutile. Le 13. avant les 7. heures & demie du matin, on apprit que les ennemis étoient fur le grand chemin & dirigeoient leur marche fur la Ville : alors la confternation fut extrême : les bourgeois parcourrent

---

(*) Village à une petite lieue *nord-oueft* de la Ville de *Halle*.

les rues : on n'entendoit crier qu'*aux armes*, *aux armes* : le tocſin porte l'effroi dans tous les cœurs ; la jeuneſſe, les viellards, hommes, femmes, enfans, courent, ſe mêlent dans le plus grand embarras, heurlent, crient, pleurent, ſe contrediſent : les uns ordonnent de fermer les portes, les autres de les ouvrir. Les Eccléſiaſtiques exhortent les bourgeois au combat, les aſſurent de la victoire. Enfin tout le monde s'applique tout d'un coup à l'ouvrage : les rues ſont barricadées, dépavées, hériſſées de précipices ; les maiſons chargées de pierres, toutes les avenues bouchées par des chariots, barrières, tonneaux &c. de ſorte qu'en une demie heure de tems la Ville étoit dans un ſi bon état de défenſe, qu'on auroit dit que les plus fameux guerriers s'en étoient mêlés. On n'entendoit par-tout que des coups de fuſil qu'on eſſayoit. Ces bruits ont vraiſemblablement déterminé la troupe à faire halte à la diſtance d'un peu plus d'un coup de canon de la Ville. Le Commandant de la valeureuſe cohorte Patriotique ſortit alors & vint ſe ranger à la vue de l'ennemi. Les canons d'*Enghien* étoient poſtés à la porte de *Bruxelles*. Par derriere le Curé de *Leeuw* perſuadé que les braves Hallois feroient la plus vive réſiſtance, avoit ramaſſé ſes Payſans & s'étant mis aux trouſſes des ennemis, fit abbattre & renverſer les arbres ſur le chemin pour leur couper la rétraite ou au moins les empêcher de ramener leurs canons. Les autrichiens voyant tomber les arbres, approcher les payſans de toute part, entendant par-tout ſonner le Tocſin, meilleurs voleurs d'ailleurs que vigoureux combattans, commencerent à craindre pour leur vie. Le Major *Broeta* tourne ſon chapeau en ſigne de paix à ceux de la Ville. Un Patriote s'avance : *Broeta* demande libre paſſage par la Ville, le Patriote le lui refuſe & l'exhorte à ſe rendre & à capituler. Entretems le Commandant de la troupe Patriotique ſurvint : le Major *Broeta* marche à ſa rencontre avec un autre Officier & crie *vive les Patriotes*, puis entre en Ville avec quelques uns du Comité, donnant ordre à ſa troupe de ſe tenir tranquille juſqu'à nouvel ordre. Etant en Ville & ne voyant qu'une poignée de gens ſans diſcipline, il

pouſſoit de profonds ſoupirs & témoignoit aſſez par ſes geſtes ſe répentir fortement de ſa démarche. N'importe: on dreſſa d'abord la capitulation ſuivante. „ *Les circonſtances nous obligent de nous* „ *rendre & nous nous engageons de nous joindre* „ *en amis aux Patriotes , de nous déſarmer entiérement & de venir à* Halle *où vous nous attendez.* 1. *Les armes reſteront ſur le terrein.* 2. *Les* „ *Compagnies entreront par pelottons de* 10. *à* 10. „ *minutes.* 3. *Les bagages des Officiers précéderont* „ *les premiers pelotons ;* Halle 13. *Décembre* 1789. „ Le Major *de Broeta* faiſoit difficulté de ſigner, feignant devoir préalablement communiquer ce traité au corps d'Officiers & prendre encore leur Conſeil. Sur le refus net qu'on lui en fit, il ſigna. Mais pendant la négociation les ſoldats las d'attendre avoient déjà poſé les armes : de ſorte que quand on arriva avec la capitulation il ne s'agit plus que de les faire entrer; c'eſt ce qu'on effectua d'abord. On les conduiſit aux Recollets , chambres des Confreries &c., toute la Ville étoit en joie, tout rétentiſſoit de *Vive les Patriotes.* Pendant la journée il arrivoit de ſecours de tous les villages circonvoiſins : les Montois arriverent également ſur le ſoir & le lendemain réconduiſirent tous les priſonniers à *Mons.* Le Magiſtrat & le Comité en actions de graces de cette heureuſe délivrance qui ne peut être attribuée qu'au ſecours de la providence divine, réſolut de faire une Proceſſion Solemnelle avec l'image miraculeuſe de la Sainte Vierge parmi toute la Ville: ce qui fut exécuté le 27. Décembre 1789.

QUARTA JANUARII JOSEPH CÆSAR EXAUGURATUR COMES FLANDRIÆ.

Par le Rd. P. V. Aug.

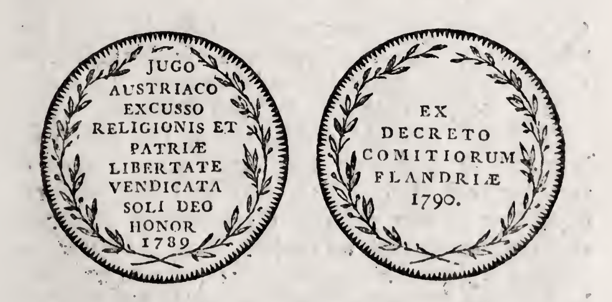
Le 4. Janvier de cette année 1790. ſera un jour à jamais mémorable dans les faſtes Belgiques : les Nations étrangeres, les âges les plus reculés en parleront avec éloge, nos derniers neveux avec reconnoiſſance, ils en inſtitueront une fête annuelle pour en renouveller la mémoire & cette fête ſera appellée L'ERE DE NOTRE LIBER-

TÉ. La Flandre heureuse sous ses comtes, méprisée sous les premieres Générations de la maison d'Autriche; griévement blessée sous les suivantes; opprimée, écrasée sous la derniere, vient enfin de perdre cette patience aussi longue qu'inutile qui l'avoit jusqu'ici inviolablement attachée à ces Souverains impérieux malgré les coups, qu'elle en recevoit. Dévolue à la maison d'Autriche par dot de mariage 19. Aout 1477. Elle auroit dû retrouver dans ses nouveaux maîtres la loyauté des comtes qu'elle venoit de quitter. Mais ces dominateurs superbes ne pouvant souffrir les Droits & Privilèges qu'ils avoient admis avec elle, ne discontinuerent pas de s'en croire lésés ni de tenter de l'asservir comme une conquête à la loi commune de leur Gouvernement. A peine les cendres de *Marie de Bourgogne* étoient-elles réfroidies, que *Maximilien* son époux veut établir l'Autriche dans la Flandre & donner à son peuple des loix ignorées jusqu'à son regne. La révolte éclata; il en fut la premiere victime; *Bruges* le tint emprisonné depuis le 9. Février jusqu'au 16. May 1488. Mais son peuple en fut la seconde; il priva la ville de *Bruges* de tous ses Privilèges, épuisa la Flandre d'hommes & d'argent & partit pour l'Allemagne. *Philippe le Bel* n'est connu que parce qu'il fait nombre dans la série de nos comtes, son regne trop court n'est distingué ni par injure, ni par bienfait. Les Guerres continuelles de *Charles V.* le forcerent d'exiger des subsides infinis & extraordinaires de la Flandre : la Ville de *Gand* voulut réclamer ses anciens droits; il la ruina & elle porta jusqu'aujourd'hui le poids de son ressentiment & les marques de sa vengeance. Les lentes hauteurs, les orgueilleux dédains de *Philippe II.* perdirent toutes la Belgique. Le meilleur des regnes qui suivirent fut funeste à la Flandre; *Marie Therese* porta de fortes atteintes à ses droits, *Joseph II.* les avoit bouleversés, détruits, anéantis. l'Abomination de la désolation regnoit dans les lieux saints, la violence & la vexation dans les lieux profanes, la tyrannie sur généralement tout, & pour que rien ne manquât à nos maux, personne ne pouvoit plus être juste impunément. „ *Jo-*

„ *seph II.* (dit l'éclaireur minifteriel, pag. 7.)
„ a juré le nom de l'éternel gardien inviolable
„ des fermens & des actes Religieux, il a dit à
„ la Nation Belgique & à l'éternel lui-même, que
„ fi jamais il venoit à violer le ferment qu'il ve-
„ noit de faire & les loix qu'il juroit de mainte-
„ nir, il délioit *ipfo facto* la Nation Belgique du
„ ferment de fidélité qu'elle prêtoit à fon auto-
„ rité fouveraine & fe déclaroit lui-même déchu
„ de l'autorité fouveraine, qu'il atteftoit par cet
„ acte ne devoir qu'à fa religion & à fa fidélité
„ à obferver le Pacte Inaugural qu'il acceptoit
„ non comme juge, mais comme partie contrac-
„ tante. „ *Jofeph II.* a violé fon Pacte Inaugural,
fes fermens & nos loix : par conféquent la Flan-
dre lui rendant guerre pour guerre & réprennant
fes droits naturels & primitifs, lui dit le 4. Jan-
vier, dans la plus nombreufe comme la plus au-
gufte affemblée des Etats, des Députés de toutes
les Villes, des repréfentans du Peuple, en un mot
de toute Nation „ Votre ferment fait à Dieu,
„ votre parole Royale donnée à vos fujets m'a
„ déliée du ferment de fidélité envers Votre Ma-
„ jefté, fi Votre Majefté violoit mes droits : Vo-
„ tre Majefté les a violés : je n'ai plus de ferment
„ de fidélité à remplir envers elle. „ (ibid. pag. 23.)
Cette abjuration de fon autorité Souveraine eft
confignée, motivée, raifonnée dans un Manifefte
fortement penfé, dont ceci eft la fubftance, qui
fut lu & publié à Gand fur une vafte Théâtre
dreffé à cette fin fur le marché au vendredi. 70.
voitures y tranfporterent les Etats & les Repré-
fentans de la Nation : 12. Compagnies de Volon-
taires aggrégés aux quatre fermens de la Ville,
les precédoient en armes & formerent une efpèce
de Bataillon quarré fur la place. Un gros de Cavallerie
Nationnale rangée en deux haies, depuis le milieu
du marché jufqu'au théâtre, tenoit comme les
flots du Peuple fufpendus pour accueillir les voi-
tures & leur faciliter le paffage : tous les ordres
de l'état & des Citoyens rempliffoient la place,
les fenêtres, les maifons, les toits d'alentour.
Après la lecture du Manifefte les acclamations
du peuple applaudirent au procédé des repréfen-
tans de la Nation ; on cria : *vive les Etats de Flan-*

dre! Vive le Peuple Flamand, *vive* Vander Noot, Vander Meerſch, *tous les auteurs de la liberté!* Après avoir rempli ſur la grand'place ce que les formes légales préſcrivoient à la Nation pour rentrer dans ſes droits primitifs & naturels, vanger ſa liberté, ſe déclarer indépendante & Joſeph II. déchu de fait & de droit de ſa Souveraineté ſur la Flandre, tout le cortège ſe rendit à l'égliſe de S. Bavon pour y aſſiſter au *Te Deum* qui y fut chanté en actions de grace au Tout-puiſſant, dont la main nous avoit viſiblement amené cet état des choſes & lui demander de rendre éternels les fondemens de la liberté que l'on venoit de jetter. Oui! qu'ils ſoient durables, qu'ils ſoient ſolides, qu'ils ſoient éternels ces fondemens de notre liberté! que tous les cœurs en ſentent le prix, tous les bras y coopérent, tous les corps s'en occupent! que l'accord de toutes les claſſes de citoyens dans une même tendance au bien-être, l'union de toutes les Provinces dans les moyens de défenſe & de ſalut, la perſéverance de toutes les ames dans le courage & la fidélité, chaſſent pour jamais la tyrannie de nos Provinces & que tous les efforts de nos tyrans ne puiſſent plus y pénétrer.

Une Médaille frappée à l'occaſion de cette grande & heureuſe cérémonie porte pour légende ſans emblême.



Le devant du Théâtre étoit décoré de deux Lions: ſur le haut un autre Lion élevoit le bonnet de la Liberté. On liſoit au frontiſpice en grandes lettres d'or, la légende de la Médaille ci-deſſus rapportée. Quelle différence de ce Théâ-

tre d'avec celui du 31. Juillet 1781. Le Peuple y venoit alors réconnoitre un Souverain en qui il fondoit les plus douces efpérances : aujourd'hui il venoit abjurer un Souverain dont la tyrannie infupportable avoit confommé fon malheur, & néceffité une démarche effrayante qui alarma trois ans entiers nos ames avant de pouvoir les réfoudre à s'y porter. Quelle leçon éloquente ! quel exemple terrible pour tous les tyrans, qui dans l'abus de leur pouvoir & leurs fureurs infenfées fe jouent des loix, de la fortune, de la vie de leurs fujets. Notre caufe eft jufte : nous mourrons pour la foutenir : & fi des événemens, que la prudence humaine ne peut prévoir, ni la force de la nation détourner, venoient jamais (à Dieu ne plaife !) à contrarier nos projets, nous aurons toujours l'opinion des hommes pour nous ; nous mourrons libres & juftes : & la poftérité, à la honte de nos tyrans, dira de notre caufe ce qu'un vrai Romain difoit de celle de *Pompée* :

Victrix caufa Diis placuit, fed victa Catoni.

Note de Mr. Crumpipen, *Secretaire d'Etat, au Miniftre, trouvée entre les papiers faifis de ce dernier.*

SOn Excellence aura ce matin les Députés des Etats de Flandre, ainfi que du Magiftrat de *Gand*, qui viendront la complimenter.

Mr. le B*** de *** fera du nombre.

C'eft un emploié diftingué par fon zèle pour la gloire & le fervice du maître, qui n'a ceffé de faciliter tout ce qui intéreffoit le Royal fervice ; & qui pour cela même eft cruellement maltraité & envifagé comme un traître & un parjure.

Quoi qu'il en foit : quant à ce qui concerne Mr. le B*** de *** qui eft fort connu & fort protegé de Vienne, & qu'il conviendra de foutenir contre l'oppofition, il eft certain que fi on n'a pas eu de rebellion à craindre en Flandre, au moins le délire s'eft emparé des têtes comme ailleurs, au

point que les Etats se sont assemblés illégalement & sans convocation ; qu'ils se sont agrégés des Nobles, tandis qu'il n'y a pas de corps de Noblesse en Flandre; qu'ils ont de leur Chef aboli des Impôts qui diminuent de près de 250000. florins par an les revenus de la Province. Qu'ils ont fait & préparé tout plein de choses contre l'état légal réconnu & avoué par le Souverain; qu'enfin il est nombre de choses essentielles contraires à l'état du 1. Avril.

Déjà avant l'arrivée de Son Excellence, j'ai consulté des personnes instruites & affidées, & elles ont été d'avis qu'il valoit mieux *laisser faire*, parce qu'on auroit après le calme, le moyen de casser le tout par voie d'authorité à titre d'illégalité ; à quoi j'ajouterai que je me suis même assuré de quelques voix prépondérantes au Conseil de Flandre, de manière qu'on pourra compter sur les VOIES DE LA JUSTICE MÊME (*).

Les Députés se borneront sans doute à un compliment, & je conçois que son Excellence ne pourroit pas & qu'il ne conviendroit même pas, qu'elle fit dans cette circonstance quelque récrimination ; mais je soumets à sa décision si elle ne trouveroit pas à propos de saisir l'occasion de lâcher à ces Messieurs, qu'à peine arrivée elle n'a pas pu se mettre au courant de l'état des choses dans les Provinces, mais qu'elle devoit insister sur la réintégration au terme du 1. Avril à tous égards & qu'elle étoit trop prévenue en

---

(*) *S'assurer des voies de la Justice même !* . . . . Tremblez, Belges, frémissez à la vue des abymes & des précipices où vous avez été plongés. *S'assurer des voies de la Justice même !* . . . . . Et en faveur de qui s'assuroit-on des voies de cette sauve-garde de l'innocence & de la vertu ? . . . En faveur de six ou sept personnes qui trahissoient les Provinces, qui auroient commis toutes les vexations qu'ils auroient voulu, à l'abri des Loix, qui auroient détourné tous les Jugemens en faveur de leurs Créatures, qui auroient fait condamner tous ceux qui n'auroient pas été de leur Parti, qui nous auroient, en un mot, contraints d'être Traîtres, Espions, Délateurs, Profanateurs, Sacrilèges, pour obtenir Justice contre le méchant qui nous auroit opprimés. Quel cœur devoit donc être celui du Ministre de *Joseph II.* pour espérer de le flatter par un compliment sur ce qu'il pouvoit à son aise violer ce qu'il y avoit de plus sacré !

faveur des Etats de Flandre en particulier, pour ne pas être assurée qu'en ce qui est en eux, ils préviendront même les desirs & dispositions de son Excellence, pour que tout soit rétabli à l'état des choses au 1. Avril. Je supplie son Excellence de me pardonner ces réflexions.

J'en ai parlé à Mr. le B. *** de ***, qui est venu me voir *furtivement*. J'ose répondre de son zèle; il est ardent pour le service: il a un œil plus petit que l'autre & je dis cette circonstance pour que Son Excellence puisse le distinguer.

AVIS OFFICIEL.

Par Lettre des Députés à l'Assemblée générale des Etats à *Bruxelles*, il est dit, que Son Altesse le Duc *d'Ursel*, de retour de *Vienne*, a prêté aux Etats de Brabant le Serment, que les autres Membres avoient déjà prêté avant son arrivée.

Que le Duc avoit déclaré, qu'avant son départ de *Vienne*, il avoit parlé à l'Empereur, & remarqué que Sa Majesté étoit très-mécontente de la conduite du Général *d'Alton* & du Ministre Comte *de Trauttmansdorff*.

Que, quoique l'Empereur ménaçoit de reconquérir ces Pays, il n'avoit vu cependant aucuns préparatifs pour la guerre, & il ignoroit qu'à cet égard il eut donné aucun ordre; qu'au contraire il pensoit que cela étoit impossible pour ce moment; d'autant plus que le mécontentement des Peuples dans les Pays héréditaires, ne permettoit aucun éloignement des Troupes.

Que néanmoins il avoit quitté le service de l'Empereur & lui avoit envoyé sa démission par écrit.

Par lettre du Général de *Kleyenberg* communiquée à l'assemblée le 10, l'on sait qu'une partie de l'Armée Patriotique, sous le commandement du Général *Vander Meersch*, s'étoit retirée vers *Namur*, vu la supériorité de l'ennemi, pour attendre les différens corps de troupes, qui devoient y arriver & qui pour la plûpart y sont dejà arrivés maintenant; que cependant, selon le rapport personnel

de l'Adjudant, à ce commis par le Général même, cette retraite s'étoit effectuée fans aucune perte.

La même date il a été refolu de ne plus permettre aucun paffe-droit entre les Officiers au fervice des Etats, & ne plus conférer de grade majeur que de Sous-Lieutenant à tous ceux qui ne pourront faire confter qu'ils ont fervi auparavant, & à ceux qui auront fervi auparavant, ce qui devra confter notoirement, un feul grade d'avancement.

Par lettre plus récente de Mr. *d'Anglier*, communiquée à l'affemblée, il confte, que le Général *Vander Meerfch* a détaché le Général *Kleyenberg* avec 2000. hommes & 6. pièces de canon; pour aller à la découverte des Impériaux, jufqu'à deux lieues au-delà de *Bovines*.

Aujourd'hui il a été refolu d'ordonner au Confeil Souverain de Flandre de procéder à la nomination de trois places vacantes.

Un Officier parti de l'Armée Patriotique le 9. Janvier nous rapporta les particularités fuivantes:

La Colonne du Général *Vander Meerfch* confifte en 4000. hommes, fans compter les 4000. qui font à *Namur*. Celle du Général *Kleyenberg* en 7. à 8000. Ce dernier a rentourré 1800. Impériaux entre *Cinay*, *Emptines* & *Marche* & il a dirigé fa marche fur *Arlon* où fe trouvent quelques Autrichiens avec une pièce de Canon. Toutes les forces des Impériaux, y comprife la Garnifon de *Luxembourg*, fe montent à 4. ou 5000. hommes. Le nombre des déferteurs eft fi grand que nous devons attendre dans peu à *Luxembourg* la même iffue que nous avons eue à *Bruxelles*.

Extrait de regîtres des réfolutions des Etats de Flandre du 12. Janvier 1790.

En date de ce jour il fut réfolu que tous les écrits publics fans aucune exception de quelle nature qu'ils foient, refteront foumis au jugement ordinaire des Cenfeurs eccléfiaftiques & féculiers comme ils furent toujours auparavant; & les Imprimeurs, Libraires & Colporteurs, repondront de tout ce qui fera trouvé dans leurs mai-

ſons ſous les peines ſtatuées par les anciennes ordonnances.

Ita eſt. Signé E. HELIAS d'HUDDEGHEM *Loco Greff.*

Extrait des réſolutions de l'Aſſemblée Générale des Etats Belgiques unis ; à Bruxelles, 11. *Janvier* 1790.

RESOLUTUM.

D'Ecrire à toutes les Provinces, & de les engager des choiſir parmi les Commerçant de chaque Ville de leur Province, quelques perſonnes qui ſoyent chargées de faire enſemble un memoire.

1°. Sur les moyens d'aggrandir le commerce de chacune des Villes & des pays y tenans.

2°. Sur les moyens d'aggrandir le Commerce de chaque Province en général & de le combiner avec l'avantage du Commerce particulier repris dans l'article précédent.

3°. Sur les moyens d'aggrandir & de favoriſer le commerce de tous les Etats-Unis ; & de le concilier avec les deux articles précédens.

Qu'enſuite de cela, ces Commiſſaires nommeront parmi eux des perſonnes, qu'ils croiront les plus capables, pour ſe concerter ſur leur béſogne avec les Commiſſaires des autres Provinces, & en rendre compte aux Etats-Généraux.

Les Commiſſaires pourront s'aſſembler à Bruxelles le 15. Fevrier prochain, à l'endroit qui leur ſera indiqué par le Secretaire d'Etat.

Reſolu de plus, de propoſer une médaille en Or, de la valeur de 100. ducats, pour celui qui aura fourni avant le premier de Mars prochain, le meilleur Mémoire rélatif à ces trois articles ; une Médaille en Or de 30., & une de 20. ducats pour ceux dont les Mémoires ſeront jugés les plus ſatisfaiſans par forme *d'acceſſit* ; & ſera la

distribution de ces prix jugée par les susdits Commissaires. Les concurrans suivront pour la signature de leurs Mémoires la maniere usitée dans les Académies des sciences, & les enverront à l'adresse de Monsieur HENRI VANDER NOOT, *à Bruxelles*. VAN EUP. Vt. Par Ordonnance *J. A. J. de Lincé*.

Dans le Bulletin VI. pag. 82. lig. 32. se trouve: le Major *Piper*; *lisez* le Major *Davaine*.

Imprimatur G. B. A. Schellekens, *Greffier du Comité Général*.

